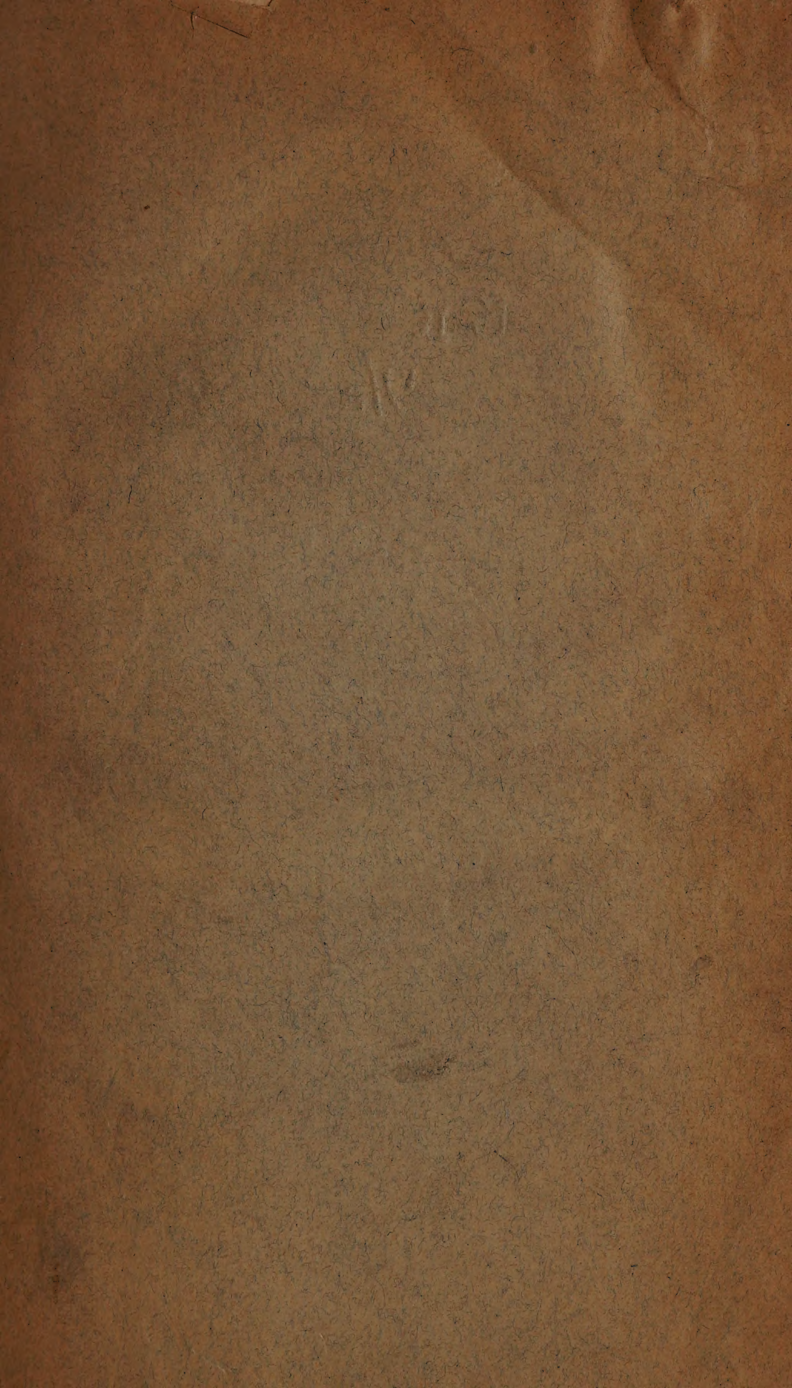



LIBRAIRIE
MEDICALE
Ch. BOULANGE
14, RUE DE
L'ANCIENNE COMÉDIE
PARIS VIe
COMMISSION
EXPORTATION
ACHAT
VENTE
ECHANGE




WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Ch. Ravel



# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE.

(Esquisse historique de la médecine)
(par Jean Baptiste Alhard – Lavort. (1))

Les sciences médicales ont fait de nos jours des progrès incontestables ; quelques-unes des parties qui les composent sont tellement avancées, qu'il est douteux qu'on puisse les élever à un plus haut degré de perfection : ainsi, en anatomie, on a découvert, à peu de chose près, tout ce qu'il est possible de savoir ; on a déterminé la forme, la texture, la position absolue et respective de chacun de nos organes ; on en a fixé le nombre ; on les a suivis dans les divers degrés de leur développement ; on les a considérés dans leurs rapports avec les âges, les sexes, les tempéramens, les climats, les différentes races humaines, les diverses espèces animées ; on a présenté isolément, et décrit avec une exactitude extrême, les tissus primitifs qui sont les matériaux de l'organisation, et

(1) en tête de : Principes de thérapeutique appliqués aux maladies internes, par J.-B. Alhard-Lavort. Paris, Gabon, 1816. 8° de CXLVI — 471 pag.

qui concourent par leur union à la formation de chaque partie vivante : enfin, on a soumis à l'analyse chimique les solides et les liquides animaux. Cette masse de faits anatomiques forme aujourd'hui une science qui laisse peu de chose à désirer, et dans laquelle on est allé presque aussi loin que le comportent les bornes de l'esprit humain.

La physiologie, fondée sur l'existence des forces inhérentes aux corps animés, et en vertu desquelles s'exécutent tous les phénomènes de la vie, repose maintenant sur une base immuable; et quoique ce principe d'action nous soit inconnu dans sa nature, il n'en est pas moins vrai que l'observation nous a appris à en saisir la marche, et nous en a dévoilé les principaux effets.

Nous savons donc que les corps vivans sont régis par des lois d'un ordre particulier, qui leur impriment la sensibilité et le mouvement; que ces lois forment les conditions d'après lesquelles toutes les fonctions s'exécutent; que la vitalité se modifie dans chaque organe, de manière à lui constituer une existence particulière; mais qui se lie d'une manière intime aux autres parties vivantes. On a distingué les unes des autres les différentes fonctions; on a fixé les attributs du plus grand nombre d'entr'elles; on a observé leur marche, et indiqué l'ordre selon lequel elles s'exécutent;

on les a considérées dans leurs rapports avec les âges, les sexes, les tempéramens, les différens états des individus : on a reconnu que quelques-unes de ces fonctions étoient spécialement destinées à faire vivre l'homme, à le nourrir, à fournir à l'entretien et au développement de ses organes, et à réparer les pertes qu'il éprouve continuellement par l'action même de la vie ; tandis que d'autres servoient à aggrandir son existence, en établissant des relations nombreuses entre lui et les divers objets dont il est entouré : qu'enfin un troisième ordre de fonctions avoit pour but la conservation de son espèce. On a vu que la santé se fondoit sur de justes proportions entre toutes les parties dont l'ensemble forme l'économie animale ; et qu'elle se caractérisoit par l'exercice libre, facile et régulier de tous les phénomènes qui appartiennent à la vie ; tandis que l'altération d'un ou de plusieurs de ces phénomènes constituoit un état différent, connu sous le nom de *maladie*.

Les sciences physiologiques s'appuient donc aujourd'hui sur l'observation et l'expérience ; elles forment un corps de doctrine, et se composent d'un bel ensemble de faits ; mais elles sont bien loin encore de présenter ce degré de perfection qu'ont acquis les sciences anatomiques ; et les

opérations de la nature s'enveloppent chez les animaux, et principalement chez l'homme, d'une telle obscurité, que leur étude sera toujours une des parties les plus difficiles de la philosophie.

La santé et la maladie n'étant que deux modifications de l'organisation vivante, le premier état pouvoit seul nous servir de terme de comparaison, pour connoître et apprécier le second ; et les connoissances anatomiques et physiologiques formoient la base la plus sûre, sur laquelle pût reposer la science médicale : aussi les progrès que ces sciences ont faits de nos jours, sont ce qui a le plus contribué à perfectionner la pathologie. En effet, celle-ci est à l'homme malade, ce que l'anatomie physiologique est à l'homme en santé ; elle étudie les lésions des différens organes, l'altération des forces qui les régissent, le dérangement des fonctions, qui en est la suite, et l'influence de ces affections sur l'économie animale toute entière.

L'étude des maladies, cette partie la plus importante de la science médicale, a été, de nos jours, cultivée avec plus de soin ; on lui a appliqué, autant que la nature des faits qui lui appartiennent le comportoit, cette marche sévère que l'on avoit introduite dans les sciences physiques, et qui se fonde toute entière sur l'observation et l'expérience. Les maladies, mieux connues et

mieux observées dans leurs rapports avec la structure des organes et la nature des différentes fonctions, ont été soumises à des méthodes de classification plus régulières : la marche et les phénomènes caractéristiques d'un grand nombre d'entre elles, ont été mieux tracés qu'on ne l'avoit fait jusqu'à nous ; on a recherché et décrit, avec une exactitude scrupuleuse, tous les signes propres à nous les faire reconnoître et distinguer les unes des autres : ces signes ont été considérés dans les divers temps de la maladie ; on a vu quels étoient ceux qui se manifestoient dans ses premières périodes ; ceux qui signaloient son accroissement ; ceux qui appartenoient à son plus haut degré d'intensité ; ceux, enfin, qui annonçoient son déclin, et qui étoient les plus propres à nous faire prévoir quelle devoit être sa terminaison. Les anciens médecins, et principalement Hippocrate, nous avoient laissé, sur cette partie de la médecine, des recueils de préceptes et d'observations, que les modernes n'ont fait qu'enrichir et développer.

Les causes des maladies ont été étudiées avec le même soin. Un certain ordre de ces causes se lie à la constitution des individus : telles sont celles que les médecins désignent sous le nom de causes internes ou antécédentes, et qui tiennent à un

défaut de proportions et de rapports entre les parties qui concourent à l'organisation, ainsi qu'à une répartition vicieuse des forces vitales. Ces causes n'ont pu être bien appréciées et rapportées à leur vrai principe, que du moment que les organes, leurs différentes fonctions, et les lois qui les régissent, nous ont été bien connus. Ainsi, l'on voit que l'étude des causes internes ou antécédentes des maladies, se rattache encore essentiellement à la connoissance de l'organisme animal.

Quoiqu'il soit difficile de fixer, d'une manière précise, quel est l'état qui nous met le plus à l'abri des maladies, on peut établir qu'il doit se trouver dans de justes proportions entre les différentes parties vivantes, et dans une répartition exacte des forces vitales qui les animent. Si cette proportion n'existe pas entre les différens systèmes d'organes, il y aura moins d'harmonie dans les fonctions qu'ils éxécutent ; et le sujet ainsi constitué sera ou décidément malade, ou disposé à le devenir par l'impression de la cause la plus légère : il portera donc en lui-même, et par l'effet de son organisation, une cause ou une disposition maladive. Des connoissances exactes sur la structure, la position et les rapports directs ou sympathiques des différens organes, pouvoient seules nous éclairer sur la nature de ces causes, et nous faire re-

connoître le principe de maladies nombreuses dont elles sont l'origine.

Outre ces causes internes ou antécédentes qui, comme nous l'avons vu, tiennent à des vices ou à des imperfections de l'organisation, il en est d'autres qui, venant aggraver cet état de foiblesse relative, ou de prédominance fâcheuse de certaines parties, déterminent le développement des maladies. Ces causes, que l'on a coutume de nommer causes occasionnelles, proviennent de l'action qu'exercent sur nous les objets nombreux dont nous sommes environnés. On doit les rechercher dans tout ce qui entoure et détermine, pour ainsi dire, notre être. Ainsi, comme le remarque le judicieux Zimmerman (*Traité de l'Expérience*), la santé et la maladie nous viennent d'une même source ; et, au moindre changement qui nous arrive, les mêmes choses nous versent le poison et la mort, au lieu de nous donner la vie.

Le principe de ces causes extérieures ou occasionnelles se trouve dans le dérangement, ou l'emploi mal dirigé des choses que les anciens appeloient si improprement choses non naturelles, et qui forment la matière de l'hygiène. Chacune de ces choses a été, de nos jours, mieux connue et mieux analysée dans ses rapports avec l'économie animale. C'est surtout au professeur Hallé que nous

devons les plus beaux développemens qu'a reçus cette importante partie de la médecine ; cet illustre professeur l'a enrichie des observations les plus profondes et les plus étendues, qu'il a puisées dans les sciences morales, physiques, naturelles et médicales : il a considéré séparément chacun des objets qu'elle embrasse, et il a déterminé leur influence sur l'état physique et moral des hommes, dans les différens siècles et chez les différentes nations.

Les choses dont le mauvais emploi, ou le dérangement devient la cause occasionnelle des maladies, comprennent l'air que nous respirons et dans lequel nous sommes plongés, nos vêtemens, et tout ce qui s'applique à la surface de notre corps ; nos alimens et nos boissons ; les excrétions ou les choses qui doivent être évacuées, comme les matières fécales, l'urine, l'humeur de la transpiration, etc. ; nos actions, auxquelles on rapporte les différens exercices, le repos, le sommeil et la veille ; enfin, nos perceptions, qui embrassent nos sensations, les affections de notre âme et nos facultés intellectuelles. Toutes ces choses offrent, comme on le voit, un champ vaste aux méditations du médecin philosophe qui recherche les causes des maladies, et étudie l'influence que chacune d'elles peut avoir sur leur dévelop-

pement. Les sciences naturelles, physiques et chimiques, en nous faisant mieux connoître la nature de quelques-unes de ces choses, nous ont servi à déterminer, d'une manière plus précise, leur action sur l'économie animale, et le mode d'altération que chacune d'elles doit produire, lorsque l'usage en a été mal réglé, ou qu'elles ont éprouvé un dérangement quelconque dans leurs rapports avec nous.

La réunion de ces causes antécédentes et occasionnelles forme ce qu'on entend par causes éloignées des maladies : celles-ci contribuent plus ou moins à leur développement; mais elles ne suffisent pas pour les produire. Il est donc un autre ordre de causes maladives, que l'on connoît, en pathologie, sous le nom de causes prochaines, et qui forme le principe lui-même de la maladie : elles consistent dans le vice ou l'altération qu'a imprimée aux solides ou aux liquides vivans l'influence d'une cause maladive externe, ou le concours de plusieurs causes éloignées; et c'est de ce dérangement dans l'organisation que naissent, en premier lieu, les phénomènes de la maladie. Pour entendre ce point de doctrine qui, au premier abord, paroît un peu abstrait, il est bon d'observer que les phénomènes extérieurs que les maladies nous présentent, nous fournissant les idées

les plus simples et les plus exactes que nous puissions acquérir sur leur caractère, on s'est accoutumé à considérer l'ensemble de ces phénomènes contre nature, comme formant la maladie elle-même. En conséquence, on a rapporté aux causes des maladies, les altérations vitales ou organiques desquelles ces symptômes émanent immédiatement, et qui en sont véritablement le principe; tandis que la nature ou l'essence de ces altérations, étant ce qu'il y a de plus obscur ou de moins connu en médecine, on n'a pas voulu la prendre pour donner l'idée première des maladies : on a craint qu'en se servant d'une pareille base pour les classer, et établir les signes propres à les reconnoître et à les distinguer les unes des autres, on ne s'exposât à commettre de trop fréquentes erreurs. Le docteur Selle, qui, de nos jours, a très-bien analysé ce qu'on doit entendre par causes prochaines des maladies, les divise en cause matérielle et en cause formelle; la cause matérielle, suivant ce médecin, est ce qui forme la matière ou l'essence de la maladie, et qui constitue sa nature. Ainsi, la pléthore ou l'exaltation inflammatoire, la diathèse gastrique, muqueuse, l'adynamie, forment la cause matérielle des fièvres inflammatoire, gastrique, muqueuse, adynamique; mais cette cause n'est pas encore suffisante

pour donner lieu à ces fièvres, puisqu'elle ne les détermine pas constamment, et que les constitutions maladives, que nous connoissons sous les noms d'inflammatoire, bilieuse, muqueuse, adynamique, peuvent donner lieu à beaucoup de maladies qui reconnoîtront bien le même principe, et qui seront de la même nature que ces fièvres, mais qui ne seront pas toujours des maladies fébriles, et qui ne s'accompagneront point des mêmes symptômes. Il y a donc d'autres circonstances qui concourent à produire ces maladies, indépendamment de la cause matérielle, et qui, dans le développement des affections de la même nature, déterminent la forme particulière que revêt chacune d'elles. Ce sont ces choses que Selle appelle causes formelles : elles tiennent à l'état des forces, à celui du corps en général, de ses différentes parties, ainsi qu'à l'idiosyncrasie des individus ; elles constituent la cause suffisante de la maladie (1).

La recherche des causes prochaines des maladies a été la source de tant d'erreurs et de paradoxes, que quelques médecins modernes voulant élever la médecine à un degré d'exactitude et de

---

(1) Voy. Selle, *Pyrétologie*, *prolégomènes*.

précision dont elle n'est peut-être pas susceptible, et lui imprimer cette marche sévère qui appartient aux sciences physiques et naturelles, ont prétendu qu'il falloit renoncer à ces explications sur la nature des maladies, et s'en tenir à l'observation exacte de leurs phénomènes. Sans doute c'est à l'observation des phénomènes que nous devons d'abord nous attacher, et c'est à eux qu'il faut demander la première notion de la maladie : mais en réduisant à cela l'observation médicale, on appauvrit la science ; on se prive d'une foule de connoissances propres à en fonder la doctrine ; on refuse de s'éclairer sur ce qui peut le plus contribuer à nous faire connoître la nature de chaque maladie, suppléer à l'inconstance et à la variabilité des symptômes, et fournir les indications les plus précises pour le traitement. Ce n'est qu'après avoir analysé les causes prochaines, que l'on peut s'élever à l'idée des constitutions médicales, et grouper les maladies d'après leur analogie la plus réelle ; c'est-à-dire, celle qui se fonde sur l'identité de leur nature : en un mot, en ne cherchant point à reconnoître quel est le mode de lésion qui détermine les phénomènes de chaque maladie, on néglige l'étude de la maladie elle-même, puisque celle-ci réside toute entière dans ce que nous appelons sa cause prochaine, qui

n'est autre chose que l'altération qu'ont éprouvée les solides et les liquides vivans, tandis que les symptômes extérieurs ne sont que les effets de ce vice particulier qui s'est développé dans l'économie animale. Ce seroit donc borner la médecine à ses élémens, que de la réduire à l'observation des phénomènes des maladies. Dans chaque maladie, dit Galien, il existe trois affections contre nature, lesquelles sont la maladie même, sa cause et ses symptômes. C'est la maladie, cause de tous les autres symptômes, qui doit faire l'objet constant de toute l'attention du médecin; et c'est contr'elle qu'il doit principalement diriger ses remèdes. Il faut en excepter les cas où quelque symptôme violent et dangereux nous oblige à tourner tous les moyens de l'art contre lui, en laissant pour un moment de côté la maladie principale.

Sans doute, ceux qui ont cherché à expliquer les causes prochaines des maladies dans un temps où les lois de l'organisation étoient encore complètement inconnues, n'ont pu se faire sur cet objet que des idées fausses et hypothétiques: n'ayant observé des corps vivans, que les phénomènes extérieurs; connoissant très-imparfaitement les organes dont ils sont composés; ignorant le plus grand nombre de leurs fonctions, et con-

fondant les lois de la vie avec celles auxquelles obéissent les corps inanimés, ils manquoient complétement des bases sur lesquelles doit reposer la doctrine des sciences médicales; aussi, à défaut de principes fixes, fondés sur l'observation et l'expérience, ils en imaginèrent au moyen desquels ils pussent se rendre compte des phénomènes qu'ils observoient, les rattacher les uns aux autres, et s'élever à ces vues générales qui forment la théorie des sciences, et sans lesquels les faits dont elles se composent restent isolés et incohérens. Ces doctrines ont varié dans les différens siècles; tant que la médecine n'eut point de principes à elle, on lui appliqua ceux dont on se servoit dans les sciences physiques et la philosophie, et l'on vit la théorie de la médecine changer à mesure que ces sciences faisoient des progrès, ou que l'on soumettoit leurs faits à une nouvelle manière de philosopher. Mais en cela les sciences médicales ont eu le même sort que toutes les connoissances humaines : ainsi, celles qui nous paroissent aujourd'hui fondées sur les bases les plus certaines, et dans lesquelles on procède avec le plus d'ordre, de méthode et de sévérité, dans les conséquences et le raisonnement, n'ont été, dans le principe, que le résultat de quelques observations isolées, desquelles on tiroit des consé-

quences le plus souvent fausses, et que l'on cherchoit à accorder par des systèmes de raisonnement plus ou moins hypothétiques, mais ne s'appuyant jamais suffisamment sur l'expérience et l'observation. Tout le monde sait ce qu'étoit la physique chez les anciens, et quels étoient les moyens dont on se servoit pour rendre raison des objets qu'elle embrasse, et lier ensemble ses phénomènes nombreux. On sait que l'astrologie a précédé les sciences astronomiques, et qu'on s'étoit efforcé d'expliquer de différentes manières les lois qui constituent le système planétaire, long-temps avant que Newton eût découvert et démontré cette puissance, en vertu de laquelle tous les corps qui le composent se meuvent dans un ordre déterminé, et conservent entr'eux des rapports constans, sur lesquels repose l'équilibre et l'harmonie du monde.

La chimie, cette belle portion des connoissances humaines, a eu, comme toutes les autres, son berceau : long-temps, elle n'exista point par elle-même; et réduite à un petit nombre de faits isolés, on ne la retrouvoit que dans quelques arts auxquels ces faits appartenoient. Les alchimistes s'en emparèrent ensuite, et l'enrichirent d'une foule de découvertes, tout en courant après un but qu'ils ne pouvoient atteindre. Mais la chimie n'est

devenue véritablement une science, que lorsque des hommes de génie, recueillant ces divers matériaux, et les soumettant au flambeau de l'analyse et de l'observation, après avoir reconnu l'action intime et réciproque que les molécules des corps exercent les unes sur les autres, ont découvert quelles étoient les lois d'après lesquelles s'exécutent ces différentes actions.

Toutes les sciences ont donc eu leur enfance, et elles n'ont commencé à exister d'une manière stable, que du moment où l'on a reconnu et démontré les lois qui appartiennent à chacune d'elles. Jusque-là elles ont pu présenter une masse d'observations intéressantes, un bel ensemble de faits, que l'on aura comparés entr'eux et rapprochés les uns des autres, suivant leurs divers degrés d'analogie apparente; mais on n'a pu saisir les rapports réels de ces différens objets, apprécier leur nature, calculer leur marche, se rendre raison de leur développement, qu'après avoir trouvé quel est le principe d'action qui les fait naître, et qui les dirige dans leurs mouvemens. C'est là précisément la marche qu'a suivie la médecine : considérée comme art de guérir proprement dit, elle a précédé de beaucoup les sciences physiques et physiologiques; dans tous les siècles et chez toutes les nations, les hommes exposés,

par

par les conditions de leur existence, à éprouver un grand nombre de maux, ont dû chercher des moyens de se soulager. L'art de guérir a donc commencé par être un simple empirisme. Ainsi, en Egypte et chez les peuples de la plus haute antiquité, la médecine fut d'abord une connoissance vulgaire, ne consistant que dans la simple observation des phénomènes extérieurs des maladies, et se bornant à opposer à ces phénomènes contre nature quelques substances simples, que l'observation avoit reconnues propres à les faire cesser, ou du moins à en atténuer la violence. Chez les Grecs, ce peuple si heureusement organisé, auquel il appartenoit de tout perfectionner et de tout embellir, la médecine fit d'immenses progrès. Les premiers, ils conçurent cette ingénieuse idée, qu'une force particulière présidoit aux phénomènes de la vie, en dirigeoit les mouvemens, et veilloit à la conservation des êtres animés. Cette force vitale, ils l'appelèrent nature; mais peu éclairés sur l'organisation, ils ne purent qu'imparfaitement en observer la marche et en analyser les différentes opérations. Cependant cette idée seule, que les corps vivans étoient mûs par une force particulière, inhérente à eux-mêmes, et tendante à les maintenir dans l'état sain, ou à les y ramener, lorsqu'une cause quelconque les en

avoit éloignés, devint la base de leur pratique médicale. Ils cessèrent de ne voir dans les maladies qu'un assemblage incohérent de phénomènes contre nature, qu'il fallut sans cesse combattre par des remèdes; mais ils les considérèrent comme des changemens passagers plus ou moins durables dans les fonctions de la vie, formant un tout indivisible depuis leur commencement jusqu'à leur terminaison, se montrant avec un ensemble régulier de symptômes propres à les caractériser, parcourant une succession de périodes, et affectant une tendance, le plus souvent favorable, mais quelquefois funeste. Ce sont ces mêmes principes renouvelés dans l'école de Stalh, qui, de nos jours, ont été si bien développés par le savant professeur Pinel, avec tout l'avantage que lui donnoient sur les anciens les progrès des sciences physiologiques et médicales, et dont il a fait le vrai fondement de la pathologie. L'ordre régulier et constant qu'affectent la plupart des maladies aiguës, l'analogie qu'on observe dans les symptômes, la marche et le mode de terminaison chez celles qui présentent le même caractère, firent penser aux médecins grecs que les phénomènes qu'elles manifestoient dans les différentes périodes de leur cours, n'étoient que le résultat des efforts que faisoit la nature pour détruire la cause morbifique

et rappeler le malade à la santé : ils respectèrent donc, dans le plus grand nombre des cas, cette marche naturelle des maladies ; ils l'observèrent avec la plus grande attention, et en notèrent exactement les résultats.

Cette méthode d'expectation fournit à la médecine un fonds précieux d'observations, dont tous les siècles ont recueilli le fruit ; elle fit découvrir à ceux qui l'adoptèrent, qu'il survenoit, vers le déclin des maladies, des phénomènes particuliers à cette époque, qui les terminoient le plus souvent heureusement, mais quelquefois aussi d'une manière funeste : ils observèrent que ces phénomènes arrivoient à des jours marqués, différant suivant les maladies, mais se correspondant dans celles qui avoient offert le même caractère ; ils nommèrent ces jours décrétoires ou critiques, et ils s'attachèrent à remarquer, avec une exactitude extrême, tous les signes qui pouvoient les éclairer sur leur époque et la nature de la crise qui survenoit.

Il n'a donc manqué aux médecins grecs que des connoissances plus approfondies sur l'organisation, pour analyser les lois de la vie, en suivre l'ordre et les mouvemens, et remonter au vrai principe des maladies, qui réside dans les altérations qu'impriment à la vitalité les vices de l'orga-

nisation elle-même, ou l'influence qu'exerce, sur les corps animés, ce concours prodigieux de choses dont ils sont environnés, et qui à chaque instant modifient leur existence.

En suivant la médecine dans ce long cercle d'erreurs qu'elle a parcouru, on la voit donc naître d'abord de l'empirisme, prendre, sous le génie d'Hippocrate, ce caractère mâle et vrai auquel le cours des siècles et tous les progrès qu'ont faits les connoissances humaines n'ont pu que la ramener; devenir ensuite la proie d'une multitude de sectes dont les doctrines erronées la reconduisirent à l'empirisme le plus absolu; asservie pendant treize cents ans au joug de Galien; passant sous l'empire de la chimie, dans un temps où cette science venoit à peine de naître, et où les travaux de ceux qui la cultivoient, n'avoient que deux buts aussi chimériques l'un que l'autre, la découverte de la pierre philosophale et celle d'une panacée universelle; briller après d'un faux éclat emprunté à la physique, et réduite à n'être plus qu'une branche de cette science, qui, pendant deux siècles, eut la folle ambition de soumettre à ses calculs et à ses procédés les phénomènes de la vie; sortir enfin de cette longue servitude de l'erreur, et rappelée à la vérité et à l'indépendance; reparoître avec son caractère antique, mais accrue

des travaux et des observations d'une multitude d'hommes célèbres, et enrichie du tribut de toutes les sciences qui d'abord avoient voulu l'asservir.

Il étoit naturel que la médecine qui, de toutes les connoissances humaines, est celle qui présente le plus d'obscurité dans l'observation, et de difficulté dans le rapprochement des faits, fût aussi celle qui éprouvât le plus de lenteur dans sa marche, et de retard dans ses progrès : aussi cette révolution qui s'opéra en Europe au seizième siècle, et qui fait de cette époque une des plus mémorables de l'histoire du monde, n'influa que très-lentement sur les sciences physiologiques et médicales.

On sait que c'est vers la fin de ce siècle, quelque temps après le retour des croisades et la découverte de l'imprimerie, qu'il parut en Angleterre un homme dont le vaste génie changea la face de la philosophie et de toutes les sciences, et jeta les fondemens de la physique expérimentale : je veux parler du chevalier François Bacon de Vérulam, chancelier d'Angleterre sous Jacques Ier. Ce grand homme considéra l'ancienne philosophie comme un édifice bâti en l'air : il fit voir qu'il falloit étudier la nature sur un nouveau plan, commencer par faire des expériences en écartant tous les vieux préjugés, et ne bâtir des systèmes que sur

des fondemens solides, et sur des connoissances acquises successivement et par degrés.

Les esprits, élevés à de nouvelles conceptions par les découvertes et les ouvrages de ce génie si supérieur, ainsi que par ceux des Descartes, de Leibnitz, de Galilée, de Torricelli et du grand Newton, commencèrent à sentir que c'étoit par la voie des expériences qu'il falloit étudier la nature. Cette nouvelle marche, imprimée à l'esprit humain dans la recherche de la vérité, affranchit le raisonnement des subtilités scholastiques, dont une grande partie de l'Europe étoit alors occupée, et qui donnoit lieu à des disputes aussi vaines qu'interminables; elle corrigea des erreurs de l'alchimie, et fit faire de rapides progrès à l'histoire naturelle, à la physique et à la chimie; mais elle n'influa que bien lentement sur ceux de la médecine : il semble même qu'elle commença par détourner cette science de sa marche naturelle et vraie, pour la jeter dans une sphère qui lui étoit absolument étrangère, et qu'elle l'éloigna de ses vrais principes, plus encore que ne l'avoient fait la doctrine de Galien, qui étoit presque toute empruntée aux médecins grecs, et les systèmes des médecins chimistes, dont quelques-uns, tel que Vanhelmont, avoient reconnu qu'il falloit distinguer dans l'homme un principe moteur et sensitif; mais qui

n'avoient pas pu donner à cette idée vraie des fondemens assez solides, parce qu'ils avoient encore trop peu recueilli de faits relatifs aux fonctions et aux lois de ce principe.

Cependant les progrès que cette nouvelle manière de raisonner fit faire à toutes les sciences, imprimèrent aux études médicales une meilleure direction. On commença à sentir qu'on ne devoit plus aller chercher les vérités physiologiques et médicales hors de la physiologie et de la médecine, les demander à des sciences qui toutes leur étoient étrangères, ou y suppléer par des systèmes de raisonnement dont la plupart n'étoient que de purs jeux de l'imagination : on vit que, pour s'éclairer sur les formes, les opérations, les lois et les dérangemens de l'organisation, il falloit étudier l'organisation elle-même ; aussi se livra-t-on avec ardeur à une multitude de travaux propres à atteindre ce but.

On sait combien l'anatomie étoit peu avancée chez les anciens ; celle d'Hippocrate est on ne peut pas plus imparfaite, et se borne à une description superficielle des os, qui en forme encore la meilleure partie; celle de quelques autres organes, tels que les poumons, le cœur, l'estomac, le foie, la rate, les reins, les uretères, la vessie, et les gros troncs des vaisseaux sanguins. Hérophile

et Erasistrate, tous deux médecins d'Alexandrie, firent faire quelques pas aux connoissances anatomiques : celui-ci décrivit mieux le cerveau et les nerfs que ne l'avoient fait ses prédécesseurs; il découvrit les vaisseaux blancs du mésentère, mais il ignora absolument leur usage. Galien donna le tableau complet de toutes les connoissances anatomiques et physiologiques qui existoient avant lui; il y ajouta quelques découvertes faites par lui et son prédécesseur Marinus. L'anatomie, depuis Galien, ainsi que les autres parties de la médecine, ne firent presqu'aucun progrès jusqu'au seizième siècle. Depuis cette époque, les annales de la science nous offrent une suite non interrompue de travaux qui ont élevé l'anatomie au point de perfection où nous la voyons aujourd'hui.

Mais cette science avoit déjà fait d'immenses progrès, que la physiologie étoit encore dans l'enfance, parce que celle-ci présente dans ses recherches des difficultés d'un ordre bien supérieur à celles de la première. En effet, une attention soutenue et un travail purement mécanique, suffisoient pour faire découvrir successivement les différentes parties dont l'ensemble forme le corps de l'homme et des animaux ; tandis que, pour analyser les opérations de ces divers organes, et s'élever jusqu'à ce principe qui leur imprime la

sensibilité et règle leurs mouvemens, il falloit une plus forte application, un travail d'un ordre différent, et le concours de plus de lumières. L'anatomie avoit donc dévoilé presque toute la partie matérielle de notre être ; elle avoit découvert et démontré les organes nombreux dont il se compose; elle en avoit fixé le nombre, la forme, la structure et les principaux rapports ; mais il restoit à étudier les facultés de ces mêmes organes, leur jeu, la nature des fonctions qu'ils éxécutent, les lois qui les régissent, et les phénomènes qui résultent de leur organisation : c'est là ce qui constitue la physiologie.

Dans cette science, deux choses intimement liées l'une à l'autre s'offroient à apprendre : la première étoit de découvrir la nature et les usages de chaque fonction; la seconde, de reconnoître quelles étoient les lois qui président à ces différentes actions, qui en règlent le cours, et qui en coordonnent les mouvemens. Nous verrons que la première de ces deux parties de la même science a commencé à être connue bien avant la seconde, parce qu'effectivement celle-ci étoit enveloppée d'un voile presqu'impénétrable, dont on n'a fait encore que déchirer quelques parties.

La physiologie des médecins grecs se réduit à quelques principes généraux et purement systé-

matiques, tirés de la philosophie de Thalès et de Pythagore, qui considéroient tous les corps comme formés par la réunion de quatre élémens, qui étoient le feu, l'air, la terre et l'eau : c'étoit dans le mélange parfait et l'équilibre de ces divers élémens appliqués aux quatre humeurs primitives, que les médecins faisoient consister l'état de santé; et ils attribuoient le développement des maladies au dérangement de ces mêmes principes, et aux altérations nombreuses qui pouvoient survenir dans leur quantité, leur mélange et leurs qualités. Hippocrate considère l'homme comme un composé de deux parties, l'une matérielle, l'autre intelligente, invisible, intimement unie à la première; et il regarde le feu élémentaire comme l'âme de tous nos mouvemens : du reste, il entendoit par nature, cette loi commune qui fixe l'existence de tous les êtres, et qui détermine les attributs particuliers de chacun d'eux; et il considère la nature comme le régulateur de tous les phénomènes de la vie : il ne cesse de recommander aux médecins de l'étudier en général, et en particulier chez l'homme. Hippocrate dit même que ce n'est que dans l'ensemble des connoissances nécessaires à un médecin, que se trouve la plus exacte connoissance de la nature : il observe que c'est elle qui guérit les maladies, lorsqu'elle peut encore

prévaloir sur les causes qui ont troublé leurs fonctions; que le point le plus essentiel est de la seconder, et que c'est en vain qu'on espère du succès, si l'on n'est point d'accord avec elle.

Hippocrate ne connut que très-imparfaitement les différentes fonctions de l'économie animale; il sut que le cerveau étoit la principale origine du sentiment et du mouvement, que le corps tiroit sa nourriture du sang, qu'il regardoit comme la source de la chaleur; mais il ignora absolument la circulation de cette humeur : il prétendoit que les germes ou rudimens des fœtus mâles et femelles étoient contenus dans la liqueur séminale des deux sexes.

Galien compare le médecin à un architecte : comme celui-ci doit connoître jusqu'aux plus petites parties qui composent une maison, de même le médecin doit être au fait des actions et fonctions particulières à chaque partie qui entre dans la composition du corps humain; ce qui établit nécessairement l'étude de l'anatomie et de la physiologie.

Sa théorie concernant les quatre principes ou élémens, n'est que le système des philosophes grecs, et une répétition de ce qu'a dit Hippocrate. Le feu, l'air, la terre et l'eau, étoient regardés comme les corps élémentaires de toute la nature;

et les quatre humeurs du corps humain, analogues à ces élémens, étoient le sang, la pituite, la bile jaune et la bile noire: les qualités de ces élémens sont le chaud, le froid, l'humide et le sec; et les maladies dépendent de l'excès ou de la dégénération d'une de ces quatre humeurs fondamentales. D'après ces principes, Galien établit les quatre principaux tempéramens, qui sont le sanguin, le phlegmatique, le bilieux et le mélancolique; il les subdivise en d'autres tempéramens plus composés, en y ajoutant les tempéramens propres à certains individus.

Il divise les parties du corps humain en solides, en fluides et en esprits; les humeurs en sang, pituite, bile jaune et bile noire; et les fonctions en naturelles, vitales et animales. Les fonctions naturelles servent à la digestion, à la nutrition et à la génération; les vitales concernent l'action du cœur et de la respiration, et distribuent la vie et la chaleur par tout le corps; et les animales, regardées comme les plus nobles de toutes, sont placées dans le cerveau, d'où dépendent les sens internes et externes.

Galien parle du mouvement du cœur, connu sous le nom de *systole* et de *diastole;* il a su que les veines et les artères renferment du sang, dont il paroît même n'avoir point ignoré la petite cir-

culation qui se fait par les poumons, ni la communication qui existe entre les oreillettes et les ventricules du cœur dans le fœtus : mais la circulation générale du sang par tout le corps, continua d'être ignorée plusieurs siècles après Galien.

Il pensoit que le cœur recevoit des poumons la partie la plus pure et la plus subtile de l'air respiré, laquelle servoit à rafraîchir le sang; que le sang et l'air servoient conjointement à former les esprits animaux et vitaux; et que la portion grossière et superflue de ce même air, après avoir servi à l'importante fonction de la voix, se déchargeoit en partie par la respiration, et en partie par la transpiration de la peau, en entraînant avec elle tout ce qu'il y avoit de fuligineux dans le sang.

Il croyoit que le chyle étoit absorbé par le foie; et que, dans cet organe, il se changeoit en sang; que la bile étoit une humeur excrémentitielle de ce dernier; mais qu'elle servoit cependant en même temps à stimuler les intestins, et à leur donner ce mouvement nécessaire pour expulser les matières fécales; que la bile noire, qu'il regardoit comme la lie du sang, étoit séparée dans la rate. Les nerfs, selon lui, étoient les premiers instrumens du sentiment et du mouvement; son anatomie et sa physiologie, dit le docteur Black, auquel nous empruntons cette analyse historique

sur Galien, quoique défigurées par bien des erreurs, ont épargné beaucoup de travaux aux médecins modernes, qui se sont trouvés par là en état de faire des progrès rapides dans les sciences. On sait que, pendant treize cents ans, le système de Galien fut servilement suivi en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie, et parmi les médecins arabes. Ceux-ci fondèrent des hôpitaux, créèrent des écoles de médecine ; mais ils ne firent que suivre la doctrine de Galien ; et ils adoptèrent son anatomie et ses idées physiologiques, sans y rien ajouter (1).

Au treizième siècle, les chimistes s'initièrent dans les sciences médicales. On sait que leur premier but n'avoit été que de convertir les métaux en or ; et ce fut vers cette fin chimérique que se dirigèrent d'abord tous leurs travaux et toutes leurs expériences ; mais ils conçurent ensuite un projet encore plus vain : ce fut d'extraire, par des procédés chimiques, de différentes substances, une panacée universelle, qui possédât la vertu, non-seulement de guérir toute espèce de maladie, mais encore de prolonger la vie au delà de son terme ordinaire. Ces chimistes ne furent d'abord

---

(1) Voyez Black, *Hist. de la méd. et de la chirurg.*

que de simples empiriques, par rapport à la médecine.

Mais au dix-septième siècle, leurs principes, prêchés avec emphase et ostentation par Paracelse, prévalurent en France, et dans une grande partie de l'Allemagne, sur ceux des médecins grecs. La doctrine des anciens fut renversée de fond en comble : la physiologie, méconnue et éloignée plus que jamais de ses vrais principes, devint, entre les mains de ces enfans du feu, une portion de la chimie. Les médecins chimistes méconnurent donc les lois de la vie, sur lesquelles les anciens avoient eu de si belles et de si grandes idées; ils considérèrent les corps vivans comme de simples mixtes, composés de principes alcalins, acides, sulfureux, mercuriels; ils les brûlèrent pour en découvrir les élémens, et crurent retrouver, dans ces tristes débris, les principes des êtres organisés; ils assimilèrent les organes vivans aux instrumens dont ils se servoient pour leurs expériences grossières, et ils ne virent, dans les fonctions de l'économie animale, que des opérations chimiques : ainsi, la digestion ne fut plus pour eux qu'une fermentation; l'assimilation, une aggrégation chimique; les sécrétions, des espèces de distillations, dans lesquelles le sang se dépouilloit de son phlegme ou de quelques-uns de ses

principes spiritueux, acides, ou alcalins. Ces dégoûtantes rêveries, si contraires à la vérité, et si étrangères à la marche de la nature, anéantirent la physiologie ; elles la rendirent un objet de ridicule pour les hommes sensés, et un fléau dans ses applications à la pratique médicale.

Dans l'histoire de la physiologie, il est une époque mémorable, et que nous ne devons pas passer sous silence, c'est celle de la découverte de la circulation du sang, faite en Angleterre, en 1728, par W. Harvey. Cette importante découverte, conjointement avec celle du réservoir du chyle et du canal thorachique, anéantit enfin le système de Galien. La connoissance de la circulation conduisit nécessairement à examiner le système organique dans les animaux, et à en donner une idée plus juste, ce qui ensuite fit naître l'idée d'appliquer les mécaniques à l'explication des phénomènes de l'économie animale (1).

La philosophie de Descartes changea les idées physiologiques, et porta dans cette science de nouvelles erreurs. Descartes ne distingua, dans l'homme vivant, que l'âme et le corps ; et ce fut à l'âme qu'il rapporta toutes les actions et toutes

(1) Voyez Cullen, *Élémens de méd. prat.* Préface.

les

les facultés. Les médecins qui suivirent cette opinion de Descartes, se partagèrent en deux sectes : celle des animistes et celle des mécaniciens. Les médecins animistes n'admirent dans la nature que des esprits et des corps, et rapportèrent toutes les fonctions de la vie aux opérations de l'âme. Les médecins mécaniciens, dont les chefs furent Bellini et Boerhaave, crurent que toutes les fonctions du corps humain vivant, hors celles que produit manifestement la volonté, s'exécutoient par des mouvemens nécessaires, se succédant dans les organes depuis le commencement de la vie.

Le plus célèbre parmi les médecins animistes fut Stalh, professeur à Jena en Saxe, et fondateur d'une école célèbre. Ce grand homme, doué d'un vaste génie et d'une forte aptitude à l'observation, après s'être profondément nourri de l'étude des différentes parties de la physique et de la chimie, sentit que les principes de ces sciences et ceux de la physiologie, ne pouvoient pas être les mêmes, et que les opérations de la vie sont soumises à des lois d'un ordre particulier; il reconnut donc que, chez l'homme, il existoit un principe régulateur de toutes les opérations de son être physique, source du mouvement et de la sensibilité.

Cette pensée a un tel caractère d'évidence, que, dès la plus haute antiquité, elle s'étoit présentée à l'esprit de tous les hommes, qui, doués d'un talent supérieur, avoient médité sur la nature des êtres vivans. Presque tous avoient admis l'existence d'un principe qui leur imprime le sentiment et le mouvement; mais, comme ce principe moteur et sensitif n'est qu'une faculté de la matière organisée et une conséquence de l'organisation; ne la connoissant point encore, n'en ayant étudié que très-imparfaitement les formes et les principales opérations, ils ne purent avoir sur ce principe que des idées abstraites et inexactes, attendu que les effets ne pouvoient en être calculés et démontrés que par l'observation la plus attentive de l'ordre et de la succession d'après lesquels s'exécutent les phénomènes de la vie. Il falloit donc que cette vérité fût fécondée par l'observation et l'expérience; et ces deux grandes lumières de l'esprit humain pouvoient seules en amener la démonstration.

Stalh admit, avec Hippocrate, qu'une force particulière présidoit, chez l'homme, à tous les phénomènes de la vie; que cette force tendoit à le maintenir dans l'état naturel, qui est celui de la santé, et à l'y ramener lorsqu'il en avoit été éloigné par une cause quelconque. Mais Stalh ne

distingua point assez ce principe sensitif et moteur, qui n'est que le résultat immédiat de l'organisation, de cette partie immatérielle de notre être, sur laquelle nous ne pouvons acquérir que des idées métaphysiques et théologiques : il attribua à l'âme pensante et rationnelle tous les mouvemens et toutes les opérations du corps vivant, et il la confondit dans l'homme avec le principe de la vie. C'étoit une grande erreur, qui jeta de la défaveur sur sa doctrine, et la fit rejeter par le plus grand nombre des médecins de son siècle. En effet, le principe en vertu duquel les corps vivans tendent à conserver les formes naturelles de leur organisation, et résitent aux maladies et à la mort, ne tient point à une intelligence immatérielle, principe de la raison et de la volonté; souvent même cette intelligence est en opposition avec la force conservatrice : celle-ci, nous le répétons, n'est qu'une propriété de la matière organisée; et ce qui le prouve, c'est qu'elle n'appartient pas seulement à l'homme et aux animaux, mais qu'on la retrouve encore dans les êtres qui n'ont qu'une existence végétative.

Vers le milieu du dix-septième siècle, l'étude de la physique et des mathématiques étoit devenue l'occupation favorite des savans : les mathématiciens, séduits par l'exactitude et la clarté

de leurs méthodes, à l'aide desquelles ils avoient aperçu et expliqué une multitude de faits inconnus jusqu'à eux, et qui, chaque jour, les conduisoient à la découverte de nouvelles vérités, crurent que les mêmes principes pouvoient s'appliquer à toutes les opérations de la nature. En conséquence, méconnoissant la ligne de démarcation qui sépare les corps organisés de ceux qui ne le sont pas, ils voulurent soumettre à un calcul rigoureux les phénomènes de la vie, et traiter les êtres animés comme de simples machines, composées de solides et de fluides circulant dans des canaux inertes, et obéissant aux simples lois de l'attraction et de l'impulsion. On calcula les facultés digestives et locomotrices, la force qui chasse le sang du cœur dans les artères, le degré de vitesse avec lequel ce liquide circule dans les vaisseaux qui le contiennent; on voulut évaluer les forces des os, des muscles, des aponévroses, du périoste, des ligamens : autant eût valu soumettre au calcul les affections de l'âme et les opérations de l'entendement. Cependant ce système éblouit pendant longtemps tous les esprits : des hommes d'un mérite distingué l'adoptèrent et le firent valoir; l'école de Leyde l'appliqua à l'art de guérir; et c'est sur ces principes que Boerhaave établit une doctrine qu'il développa avec tant d'éloquence et de clarté,

et qu'il appuya sur des connoissances si profondes et si étendues, que, quoique reposant sur des fondemens ruineux, elle fut adoptée et généralement suivie dans toute l'Europe, et survécut long-temps à son auteur.

La physiologie devint alors une portion de la mécanique; et les vrais principes de cette science restèrent encore long-temps méconnus. Cependant les travaux des physiologistes mécaniciens éclairèrent quelques parties des sciences zoonomiques. L'anatomie, qui se rapproche beaucoup de la physique et de la chimie, parce qu'elle considère les êtres organisés privés de vie et dépouillés du principe qui les animoit; l'anatomie, dis-je, retira de grands avantages de l'application des mathématiques, et spécialement de la mécanique, à l'objet de ses études; celles-ci apprirent aux anatomistes à étudier, avec plus de précision et de méthode, ces pièces nombreuses, dont l'ensemble forme le corps de l'homme et des animaux; elles en déterminèrent mieux la forme et les rapports : elles démontrèrent l'ordre d'après lequel ces différentes pièces se joignent, s'engrainent, s'articulent, se meuvent; elles firent connoître l'influence que doivent avoir les diverses sortes d'articulations, relativement à la nature, à la force et à la promptitude des mouvemens. Les muscles, considérés par les

mécaniciens comme de simples puissances destinées à mouvoir de nombreux leviers, furent mieux étudiés dans leurs rapports avec eux: on observa plus attentivement leurs points d'insertion, leur longueur, leur volume, leur forme, leur direction, droite, oblique, contournée; et d'après ces observations, on conclut quelle étoit la part que chacun d'eux devoit avoir à l'exécution des mouvemens divers. On fit l'analyse de chacun de ces mouvemens, et l'on reconnut qu'il en étoit de simples et de composés; que les uns étoient le produit d'une action unique et directe, que d'autres se formoient d'une succession de mouvemens exécutés par de nombreuses puissances, agissant simultanément pour déterminer la même action; enfin, on vit que ces mouvemens se contrebalançoient entr'eux, et que même la situation fixe de tel ou tel membre n'étoit pas un état passif, mais bien le résultat d'un certain équilibre établi momentanément entre les puissances destinées à le mouvoir. La statique animale se fonde presque toute entière sur la mécanique, et il n'y a que le principe d'action qui soit étranger à cette science, et qu'il ne lui appartienne pas de calculer. Les fonctions locomotrices ne furent pas les seules que les sciences physiques vinrent éclairer; et l'on sait combien elles ont jeté de jour sur les phénomènes de la vue,

de l'ouïe, de la voix, etc. Néanmoins, quels que soient les avantages que la physiologie ait retirés de l'application de la physique à l'organisation animale, ces deux sciences n'en sont pas moins étrangères l'une à l'autre, parce que leurs lois ne sont pas les mêmes, et qu'elles reposent sur des principes absolument différens.

Au commencement du dix-huitième siècle, il n'existoit donc point encore, à proprement parler, de physiologie; et le peu de notions saines que l'on possédoit sur cette science, on les devoit aux philosophes et aux médecins grecs, qui les avoient en quelque sorte devinées.

Mais, à cette époque, il parut en Suisse un homme que l'on doit regarder comme le père de la véritable physiologie : ce fut Haller. Ce médecin illustre, l'un des hommes les plus éclairés de son siècle, non-seulement dans les sciences physiques et médicales, mais même dans les différentes parties de la philosophie et de la littérature, sentit que les phénomènes de l'organisation et de la vie ne pouvoient pas être expliqués par de simples raisonnemens dénués de preuves, la plupart ne reposant que sur des hypothèses; et que pour découvrir quel étoit le principe des opérations de la nature chez l'homme et les animaux, il falloit d'abord connoître parfaitement leur organisa-

tion, en avoir observé, avec l'attention la plus scrupuleuse, les différentes parties, et avoir reconnu quelles sont les fonctions que chacun de ces organes est chargé d'exécuter dans l'économie animale. Haller vit que ce n'étoit qu'après avoir apprécié la nature et l'ordre de ces différentes fonctions, ainsi que les rapports qu'elles ont entre elles, que l'on pouvoit espèrer de s'élever jusqu'au principe en vertu duquel elles s'exécutent, et qui en dirige et coordonne l'action et les mouvemens.

Ce travail, entrepris par Haller d'après ces vues, poursuivi avec une constance opiniâtre, et éclairé par les connoissances les plus profondes et les plus variées, le conduisit à reconnoître que quelques organes vivans étoient pourvus de deux qualités absolument étrangères aux substances inertes, l'une qui leur donnoit la faculté de sentir, et l'autre de se contracter : il nomma la première, *sensibilité*, et la seconde, *irritabilité*. Stalh avoit déjà observé, dans les corps vivans, certains mouvemens toniques, mais dont il n'avoit point généralisé l'influence ; Glisson, célèbre anatomiste anglais, avoit remarqué, dans quelques parties du corps humain, une propriété singulière, celle de se contracter quand on les touchoit, lors même que la sensibilité n'y avoit aucune part ; il avoit nommé cette propriété, *irritabilité*. Willis,

Baglivi, Hoffmann, avoient fait des observations analogues. Haller jugea que si les fibres du cœur avoient cette même propriété, comme quelques observations paroissoient l'indiquer, elle étoit sans doute la cause de ses mouvemens, et il l'établit ainsi dans la première édition de ses *premières lignes de physiologie*, qui parut en 1747 : mais ce n'étoit qu'une conjecture; il falloit la détruire ou la démontrer par des expériences, et ce fut Zimmerman que Haller chargea de cet intéressant travail. Zimmerman fit la plus grande partie de ces expériences sous les yeux de Haller, et consigna le résultat de ses recherches et ses réflexions dans une thèse, où se trouve développée, avec beaucoup de clarté et de méthode, toute la doctrine de l'irritabilité (1). Mais Haller et Zimmerman bornèrent la sensibilité et l'irritabilité, l'une au système nerveux, l'autre au système musculaire: ces deux grands médecins ne les considérèrent pas sous leur véritable point de vue; ils en firent presque des propriétés isolées.

Cependant une multitude d'hommes éclairés se livroit à l'étude de l'anatomie et de la physiologie, en France, en Italie, en Angleterre, en

---

(1) *Dissertatio physiologica de irritabilitate*, Got. 1751.

Suisse, en Hollande, et dans les différentes parties de l'Allemagne; chaque organe, chaque fonction, étoit devenu un objet particulier de recherches, d'observations, d'expériences: l'ossification, ou la formation et le développement des os, la digestion, la respiration, la circulation, les sécrétions, les phénomènes importans de la nutrition et de la génération, avoient été observés dans leurs effets, avec la plus scrupuleuse attention; et l'on avoit déjà fait sur les animaux vivans un grand nombre d'expériences, pour connoître la nature et le principe de ces diverses opérations. Une découverte qui, à cette époque, contribua beaucoup à perfectionner l'anatomie, et fournit à la physiologie un ordre de faits nouveaux, ce fut celle des vaisseaux lymphatiques ou absorbans. Nous avons vu qu'à l'école d'Alexandrie, Érasistrate avoit découvert les vaisseaux blancs du mésentère, connus sous le nom de vaisseaux lactés; mais qu'il avoit absolument ignoré leur usage, ainsi que les points où ils finissent. En 1626, Aselli avoit vu les mêmes vaisseaux, et s'étoit imaginé qu'ils se terminoient au foie. Peu de temps après, Pecquet avoit découvert le receptacle du chyle et le cours du canal thoracique. Cette partie de l'anatomie fit ensuite quelques progrès par les travaux de Lower, de Rudbeck, de Bartholin et de Nuck;

mais c'est aux anatomistes modernes que l'on est redevable des principales découvertes qui ont été faites sur les vaisseaux absorbans, et ce sont les recherches de Haller, de Hunter, de Cruikshan, de Hewson, de Monro et de Mascani, qui nous ont véritablement fait connoître ce système d'organes. Mais cette réunion de travaux, qui avoit si fort enrichi la science anatomique, avoit cependant fait faire peu de progrès à la physiologie, parce que leurs auteurs n'ayant sur les lois de l'organisation que des idées fausses ou obscures, n'avoient pu se rendre raison des phénomènes de la vie, qu'en les rapportant à des principes d'action absolument étrangers à l'organisme animal. Les découvertes de Haller sur la sensibilité et l'irritabilité, donnèrent aux esprits une meilleure direction, et firent concevoir des idées d'un nouvel ordre; on vit enfin qu'il ne falloit plus emprunter à la physique et à la chimie le principe du sentiment et du mouvement qui régit les êtres animés, mais qu'on devoit en rechercher la source dans des facultés inhérentes à l'organisation elle-même.

L'école de Montpellier, célèbre depuis un grand nombre de siècles, mais qui pendant long-temps avoit partagé des doctrines erronées généralement admises, devint, à cette époque, le centre

des lumières médicales et de la véritable physiologie. Théophile Bordeu fut un des premiers qui, dans cette école, imprima à la science physiologique et aux différentes parties de la médecine cette heureuse impulsion. Le premier ouvrage dans lequel il développa sa nouvelle doctrine, fut une dissertation, qu'il fit en 1747, pour parvenir au grade de bachelier, et dans laquelle il traite du sentiment pris dans une acception générale (*de sensu in genere*), c'est-à-dire, de cette faculté qui fait apercevoir aux corps vivans leur propre existence, et celle des objets extérieurs qui ont quelque rapport avec eux. Bordeu présente l'économie animale comme un assemblage d'organes, doués chacun d'une vie particulière, et d'une manière d'être analogue aux fonctions qu'ils remplissent, différent entr'eux par leur genre de sensibilité, ainsi que les organes de la vue, de l'ouïe et de l'odorat; unis comme les membres d'une république par un intérêt commun, et par des liaisons plus ou moins étroites, et dont chacun, dans sa sphère d'activité, en travaillant à son bien-être individuel, concourt plus ou moins, suivant le degré d'influence qu'il a dans le corps à la conservation de tous.

Le germe de ces idées appartient à Vanhelmont, qui avoit fait des observations analogues

dans un temps où les lois de l'organisme étant encore inconnues, les médecins se bornoient à faire de fausses applications de la chimie et de la physique à l'économie animale. Pour rendre raison de ces différens degrés ou de ces diverses formes de sensibilité, Vanhelmont avoit admis ce qu'il appelle des archées, c'est-à-dire, des principes d'action dans les divers organes; et comme parmi ceux-ci, il y en a qui manifestent une énergie singulière et un ascendant plus ou moins étendu sur les autres, il avoit établi des archées de différens ordres.

L'année suivante, Bordeu composa une dissertation sur la formation du chyle, dans laquelle, pénétré de l'insuffisance des raisons dont on se servoit pour expliquer les phénomènes de la digestion, il envisage cette fonction comme une opération animale, dans laquelle les substances qui nous servent de nourriture, reçoivent un caractère qui les assimile à nos humeurs, et une empreinte indépendante de l'altération que pourroit leur faire subir, par la trituration ou par la fermentation, des agens purement mécaniques ou chimiques.

Bordeu publia quelque temps après ses recherches sur les glandes et sur leur action, ouvrage dans lequel il démontre que les glandes, lorsqu'elles versent les liqueurs qu'elles fournissent,

ne sont point comprimées par les parties circonvoisines ; que l'excrétion de ces humeurs n'est point le résultat mécanique d'une impulsion étrangère, mais l'effet d'une action propre de la glande et d'une sorte d'érection à peu près semblable à celle qui se manifeste sensiblement dans certains organes. Enfin, Bordeu acheva de développer ses principes dans ses recherches sur le tissu muqueux ou cellulaire, ouvrage rempli de vues neuves, et dans lequel les vérités se pressent.

C'étoit, comme on le voit, un grand pas de fait vers la vérité ; mais Bordeu tomba dans la même erreur que Stalh, pour lequel il avoit d'ailleurs une si profonde vénération, qu'il le regardoit comme le plus grand médecin qui eût paru depuis Hippocrate ; il se rapprocha trop de ses principes, ainsi que de ceux de Vanhelmont, et il ne distingua point assez l'âme immatérielle de ce principe vital, qui n'est qu'une faculté de la matière organisée et qui se modifie avec elle (1).

Barthez, contemporain de Bordeu et professeur à l'école de Montpellier, mérite d'être compté comme un de ceux qui, dans le dix-huitième siècle, ont le plus contribué aux progrès de la physiologie ; il publia, en 1773, un discours *de Principio*

---

(1) *Voy.* l'Éloge de Bordeu, par le docteur Roussel.

*vitali hominis*, dans lequel il donna un aperçu de sa nouvelle doctrine sur les forces du principe vital, doctrine par laquelle il établit que ce principe existe indépendamment de la mécanique du corps humain et des affections de l'âme pensante. Il développa les mêmes idées dans deux autres ouvrages qu'il publia, l'un en 1774, et qui a pour titre : *Nova Doctrina de fonctionibus naturæ humanæ;* le second, qui parut pour la première fois en 1778, sous le titre de *Nouveaux Élémens de la science de l'homme.* Barthez, dans ce dernier ouvrage, où brille la plus vaste érudition, établit que toutes les parties de la matière ont une activité qui leur est propre; mais que cette activité peut être mise en mouvement par des principes moteurs de différens ordres. Le plus simple de ces principes de mouvement est la force d'impulsion. L'action de cette force, dit Barthez, est facile à concevoir, parce que l'imagination voit le mouvement comme un être qui peut se partager aux corps unis par le choc, quoiqu'il ne puisse franchir un espace intermédiaire.

Cependant, dès qu'on écarte cette fausse image du mouvement, la force d'impulsion, quelque simple qu'elle soit, reste incompréhensible, aussi-bien que les forces de la nature qui suivent les lois les plus compliquées.

Une autre force pareillement inintelligible dans son principe, mais qui paroît être moins simple que celle de l'impulsion, c'est l'attraction, que l'on regarde aujourd'hui comme la puissance qui perpétue le système du monde par la gravitation des astres une fois projetés dans l'espace immense des cieux. Mais cet effet de l'attraction, observe Barthez, n'est pas produit nécessairement, et il est toujours difficile à concevoir, soit que l'on suppose l'espace vide ou plein.

Un genre de forces plus composées que celles de l'impulsion et de l'attraction, est celui des forces d'affinités qui lient entr'elles les parties intégrantes des corps élémentaires et des corps mixtes; on reconnoît que les lois de ces forces sont entièrement différentes de celles de l'attraction des corps célestes: ces forces d'affinités, en formant plusieurs espèces de corps solides, impriment aux parties qu'elles unissent pour les former, des directions spéciales, qui produisent des assemblages d'une figure constante et propre à chacune de ces espèces: ce qui avoit fait dire à quelques savans, qu'il existe dans les minéraux un commencement d'organisation, et que les sels et les métaux végètent et sont vivans à leur manière. Mais il est évident que toutes ces forces génératrices des cristaux, des sels et des masses de métaux natifs, agissent sans

aucun

aucun organisme; qu'elles sont toujours comme superficielles par rapport aux cristaux et aux métaux dont elles déterminent les formes, et qu'elles ne sont que des forces attractives, simples ou composées.

Enfin, Barthez admet, comme principe de mouvement d'un ordre supérieur, les forces vitales des végétaux et des animaux, forces dont les fonctions ne peuvent s'expliquer par des lois de statique, d'hydraulique ou de chimie. Ces principes de vie sont analogues dans les végétaux et les animaux; mais, dans ceux-ci, les lois d'après lesquelles leurs mouvemens s'exécutent, et les organes sur lesquels ils agissent, sont plus compliqués. Barthez observe que cette puissance vitale est douée de forces motrices et de forces sensitives; il dit qu'il est essentiel de distinguer ces deux sortes de forces dans la science de l'économie des plantes, ainsi que dans celle de l'économie des animaux; d'en considérer séparément les opérations, et de reconnoître que c'est par le concours de ces différentes forces, toujours agissantes, suivant les lois qui leur sont propres, que s'opèrent toutes les fonctions des êtres organisés: il considère l'homme comme s'élevant au-dessus de tous les animaux par le nombre et la perfection de ses organes, et surtout par la perfectibilité de son

intelligence; il admet en lui, ainsi que dans tous les êtres animés, un principe vital étroitement uni à ses organes, et dont les fonctions ont des rapports intimes avec celles de l'âme; mais, pour mieux connoître les forces de ce principe, Barthez pense qu'il faut les considérer séparément des affections de l'âme et de celles du corps simplement organisé. Du reste, ce principe de la vie est une force absolument inconnue dans sa nature, qu'il suffit de concevoir d'une manière abstraite et sceptique, et sur la connoissance de laquelle nous devons nous borner à des combinaisons de faits bien vus. Barthez pense que cette force vivante, à laquelle il donne le nom de principe vital, n'existe pas seulement dans les solides; mais que les liquides, dans l'état de vie, en sont également pourvus.

Ce médecin illustre porta donc dans la physiologie de grandes lumières, et l'ouvrage dans lequel il développe sa doctrine sur la science de l'homme, est un de ceux qui méritent le plus d'être médités par celui qui se livre à l'étude de l'organisation et de ses dérangemens. Mais Barthez considéra les phénomènes de la vie d'une manière trop abstraite; et en les rapportant tous à une force unique, à laquelle il donne le nom de principe vital, il tomba, ainsi que l'observe

Bichat (1), dans une erreur pareille à celle que l'on commettroit en physique, en supposant que c'est le même principe d'action qui préside à tous les phénomènes qui lui appartiennent, tandis que les uns dérivent de la gravité, d'autres de l'élasticité, un grand nombre des affinités, etc.

Quelques élèves de Barthez perfectionnèrent sa doctrine, et la rendirent plus claire et plus analytique, en appréciant, mieux qu'il ne l'avoit fait lui-même, les propriétés qui impriment aux organes vivans la sensibilité et le mouvement, et en établissant une meilleure classification des fonctions, que celles qui avoient été admises jusqu'à eux. Parmi les élèves de Barthez, Grimaud, professeur à l'école de Montpellier, fut celui qui se distingua le plus dans ses recherches physiologiques; il reproduisit cette idée aussi grande que vraie, aperçue par Aristote et par Buffon, qu'il existe dans l'homme deux ordres de fonctions, les unes qui servent à le nourrir, les autres qui le mettent en rapport avec les corps extérieurs : et il la développa dans ses cours de physiologie, et dans un beau mémoire sur la nutrition. La mort, qui vint le surprendre à la fleur de l'âge, l'ar

---

(1) *Anatomie générale*, t. I, p. 39.

rêta au milieu de ses utiles travaux, et enleva aux sciences physiologiques et médicales, un des hommes les plus capables de les éclairer et d'en reculer les limites.

A peu près à la même époque, c'est-à-dire, vers la fin du dix-huitième siècle, l'école de médecine de Paris, depuis long-temps célèbre par ses études anatomiques et chirurgicales, prit un nouvel essor, et devint, en un petit nombre d'années, l'école la plus brillante de l'Europe, par la réunion des lumières et le grand concours d'élèves qui vinrent y étudier l'art de guérir. Plusieurs hommes illustres avoient préparé, par leurs travaux, cette heureuse révolution : ceux de Mascani, de Desault, de Winslow, de Hunter, de Ferrein, de Petit, de Moreau, de Duverney, de Sabatier, ne laissoient presque plus rien à désirer sur l'anatomie humaine. Mais celle-ci ne suffisoit point à la physiologie ; elle ne lui présentoit l'organisation animale que dans son plus haut degré de complication; et pour l'étudier, en analyser les différentes parties, et reconnoître leur jeu, leur mécanisme, leurs fonctions, et la part qui appartient à chacune dans l'exécution des phénomènes de la vie, la physiologie avoit besoin de suivre une marche analogue à celle de toutes les sciences physiques, que l'obscurité et la complication des phénomènes

n'ont point encore permis de soumettre au calcul rigoureux.

Ne possédant, ainsi que l'observe M. Cuvier (1), aucun principe démontré d'où les faits particuliers pussent se déduire comme des conséquences, c'étoit dans la série de ces faits seulement que la science consistoit jusque-là; et l'on ne pouvoit espérer de remonter à des causes générales, qu'autant qu'on auroit classé ces faits, et qu'on seroit parvenu à les ranger sous quelques lois communes; mais la physiologie n'avoit pas, pour cet effet, le même avantage que les sciences qui opèrent sur des substances non organiques, telles que la chimie et la physique expérimentale : celles-ci peuvent réduire à une simplicité presqu'indéfinie les problèmes qu'elles se proposent; elles peuvent isoler les substances dont elles veulent reconnoître les rapports et la nature, et les combiner ou les rapprocher successivement de toutes les autres; il n'en est pas de même de la physiologie : toutes les parties d'un corps vivant sont liées; elles ne peuvent agir qu'autant qu'elles agissent toutes ensemble : vouloir en séparer une de la masse, c'est la reporter dans l'ordre des substances mortes, c'est en chan-

(1) *Anatomie comparée*, let. à S. C. Mertrud, p. V.

ger entièrement l'essence. Les machines qui font l'objet de ses recherches, ne peuvent être démontées sans être détruites ; nous ne pouvons connoître ce qui résulteroit d'un ou de plusieurs de leurs rouages, et par conséquent nous ne pouvons savoir quelle est la part que chacun de ces rouages prend à l'effet total.

Heureusement la nature semble nous avoir préparé elle-même des moyens de suppléer à cette impossibilité de faire certaines expériences sur les corps vivans : elle nous présente dans les différentes classes d'animaux, presque toutes les combinaisons possibles d'organes ; elle nous les montre réunis deux à deux, trois à trois, et dans toutes les proportions ; il n'en est, pour ainsi dire, aucun dont elle n'ait privé quelque classe ou quelque genre ; et il suffit de bien examiner les effets produits par ces réunions, et ceux qui résultent de ces privations, pour en déduire des conclusions très-vraisemblables sur la nature et l'usage de chaque organe.

D'après cela, on voit combien l'anatomie comparée étoit nécessaire à la physiologie, et à quel point elle pouvoit éclairer cette science dans ses recherches, et favoriser ses progrès. Mais l'étude de l'anatomie comparée demandoit une réunion de moyens, tels qu'il s'en présente rarement aux

vœux de ceux qui cultivent les sciences naturelles. Paris, devenu à cette époque la capitale d'une grande nation, et le centre des sciences et des arts, offrit aux savans ce concours de circonstances heureuses; et ses riches collections zoonomiques, formées avec tant de soins, et réunissant presque toutes les espèces animées que l'on trouve sur la surface du globe, offrirent aux anatomistes français un fonds inépuisable, où ils purent étudier l'organisation sous toutes ses formes, et la suivre depuis ses élémens jusqu'à son plus haut degré de complication.

L'anatomie comparée devint donc en France l'objet spécial des études de beaucoup d'hommes recommandables, tels que Duverney, Ferrein, Petit, d'Aubenton, Mertrud, Vicq-d'Azyr, Cuvier, etc.; mais celui dont les travaux contribuèrent le plus aux progrès de la physiologie et de la médecine, ce fut Vicq-d'Azyr. Écrivain élégant, dit M. Cuvier, physiologiste ingénieux, anatomiste profond, Vicq-d'Azyr ne sera jamais remplacé; il eût porté à son faîte l'anatomie comparée, si le malheur des temps ne l'eût enlevé dans la force de l'âge (1). Cet éloge rendu à Vicq-

(1) Cuvier, ouvrage déjà cité.

d'Azyr par l'Aristote français, l'un des hommes qui honore le plus la France par son génie, ses travaux, l'étendue et la profondeur de ses connoissances dans toutes les parties de l'histoire naturelle, et auquel l'anatomie comparée doit le haut degré de perfection auquel elle s'est élevée depuis quelques années, prouve combien fut grande la perte que firent les sciences, et particulièrement la physiologie, par la mort prématurée de Vicq-d'Azyr.

Cependant ce fut principalement aux travaux de cet homme recommandable, que la médecine fut redevable des heureux changemens qui s'opérèrent, peu de temps après sa mort, dans l'enseignement de ses différentes parties : changemens qui ont si fort contribué aux progrès des sciences physiologiques et pathologiques. Vicq-d'Azyr, embrassant dans son génie l'ensemble de toutes les connoissances qui appartiennent à la médecine, sentit que, si les différentes branches de l'art de guérir ne devoient pas être confondues dans la pratique, elles étoient tellement liées les unes aux autres, qu'on ne pouvoit les désunir dans l'enseignement, qu'en nuisant beaucoup à la science, et en s'exposant à ne donner à ceux qui se destinoient à pratiquer l'art de guérir, qu'une instruction imparfaite et très-insuffisante. Il désira donc qu'on

rendît à l'enseignement de la médecine ses formes antiques, et qu'on fît cesser ce déchirement qui ne datoit que du moyen âge, et auquel on doit principalement attribuer les retards qu'ont éprouvés dans leurs progrès les différentes parties de l'art de guérir.

Ce fut sur ce nouveau plan que furent créées, en 1794, les écoles de santé. Là, la médecine, rendue à elle-même, dégagée de toutes les entraves des préjugés, de l'orgueil et de l'empirisme; s'affranchissant du joug des vieilles doctrines; éclairée, mais non asservie par les sciences naturelles, physiques et chimiques, qui, pendant le dix-huitième siècle, avoient fait d'immenses progrès; la médecine, dis-je, prit un caractère de grandeur digne d'elle, et s'avança à grands pas vers son perfectionnement et vers la découverte de la vérité. Ce fut alors que l'on vit l'école de Paris donner l'exemple de cette méthode sage et lumineuse, qui, rejetant toutes les hypothèses, et prenant pour base l'expérience et l'observation, n'admet le raisonnement que comme conséquence de faits bien vus et bien observés, comparés les uns aux autres, et rapprochés d'après des analogies réelles.

L'étude de la médecine fut reprise en sous-œuvre; on vit que, pour faire faire à cette science

de véritables progrès, il falloit lui imprimer une marche analogue à celle que l'on avoit adoptée pour les autres parties de la philosophie, et n'établir de doctrine que sur des fondemens solides, et sur des connoissances acquises successivement et par degrés: aussi se livra-t-on avec la plus grande ardeur à l'étude de tout ce qui pouvoit éclairer sur l'organisation et les phénomènes de la vie. L'anatomie descriptive reçut un nouveau degré de perfectionnement par les travaux du célèbre Desault, des professeurs Chaussier, Boyer et de leurs nombreux élèves. Rien de ce qui forme la partie matérielle de notre être n'échappa aux recherches minutieuses de ces anatomistes; ils recommandèrent l'étude de cette science à tous ceux qui se destinoient à la pratique de l'art de guérir; ils la leur enseignèrent avec une exactitude inconnue jusqu'à eux, et ils leur en firent sentir toute l'importance, en la leur présentant comme la base de toutes les connoissances médicales.

L'anatomie descriptive avoit donc été portée presqu'aussi loin que le comportent les bornes de l'esprit humain: chacun des organes qui concourt à former l'économie animale, avoit été décrit avec une exactitude extrême; mais il restoit à faire, sur l'anatomie, un travail qui exigeoit, non-seulement la connoissance la plus parfaite

de tous les objets qu'elle embrasse, mais encore ce coup d'œil du génie qui, nous élevant des détails d'une science à son ensemble, nous fait planer au-dessus d'elle, et nous la montre sous un point de vue plus vaste et plus grand que celui sous lequel elle avoit été considérée jusqu'à nous. Xavier Bichat, digne émule de Vicq-d'Azyr, fut celui auquel il étoit réservé de faire faire ce dernier pas à l'anatomie; après avoir profondément étudié toutes les parties qui concourent à l'organisation, Bichat reconnut qu'il entroit dans la composition des solides vivans un certain nombre de tissus primitifs, que l'on pouvoit considérer comme les matériaux de l'organisation, lesquels concouroient, par leur réunion et leurs combinaisons diverses, à la formation de chaque partie. Bichat analysa isolément ces différens tissus, en décrivit les formes, la texture et les propriétés, et leur donna la dénomination de systèmes simples, qu'il divisa en deux grandes classes: dans la première, il plaça les systèmes qu'il appela généraux ou générateurs, parce qu'ils concourent, non-seulement à la formation de tous les appareils d'organes, mais encore à celle de tous les autres systèmes, et offrent dans chaque partie organisée une base commune et uniforme; tels sont les tissus cellulaire, artériel, veineux, exhalant, absor-

bant et nerveux; dans la seconde classe, il rangea ceux qui, placés dans certains appareils déterminés, sont étrangers au reste de l'économie animale, ont une existence moins générale, et même souvent presque isolée : tels sont les systèmes osseux, cartilagineux, fibreux, muqueux, séreux, etc. (1). Cette analyse anatomique avoit déjà été entrevue par quelques médecins célèbres : Bordeu avoit considéré isolément le tissu cellulaire; Hunter avoit fait des découvertes importantes sur la nature et les fonctions de ces membranes, qui revêtent la surface interne des appareils digestif, urinaire, ainsi que ceux de la respiration et de la génération. Le même anatomiste, et après lui Mascani, avoient jeté le plus grand jour sur le système des vaisseaux absorbans: les os, les muscles, les tendons, les ligamens, les membranes séreuses et sinoviales, les nerfs, leurs ganglions, le cerveau, les systèmes artériel et veineux, avoient été l'objet d'une foule d'observations et d'expériences propres à reconnoître le développement, la structure et les fonctions de ces différens tissus. Mais tous ces travaux n'étoient que des ébauches de cette partie de la

---

(1) *Voy.* Bichat, *Anatomie générale*, p. 1.

science anatomique : aucun de ces différens systèmes n'avoit été envisagé sous tous ses rapports ; plusieurs n'avoient été considérés que partiellement, et d'une manière locale en quelque sorte, sans qu'on eût songé à l'analogie qui devoit résulter dans leur vitalité, leurs fonctions et leurs maladies, de la similitude de leur organisation. M. le docteur Pinel, dans la première édition de sa Nosographie, avoit été le premier à appliquer à la pathologie ces rapports intimes de structure, et il en avoit formé la base de sa classification des phlegmasies. Bichat saisit cette idée lumineuse ; et c'est à elle peut-être que nous devons un des ouvrages qui ont le plus contribué à éclairer les sciences physiologiques et médicales : je veux parler de l'Anatomie générale, publiée par Bichat en 1801.

Les travaux de Bichat ne se bornèrent point à l'analyse des différens tissus qui forment les matériaux de l'organisation, mais ils firent faire d'immenses progrès à la physiologie. Il apprécia, mieux qu'on ne l'avoit fait avant lui, les lois qui régissent les corps vivans, et auxquelles il donna le nom de propriétés vitales. S'éloignant de toutes les doctrines généralement admises à cette époque en physiologie, et dont la plupart rapportoient à un principe unique les phénomènes de

l'économie vivante, il pensa que, pour se rendre raison de ces phénomènes, tant dans l'état de santé que dans les maladies, il falloit analyser avec précision les propriétés des corps vivans, reconnoître quel est le mode d'action de chacune d'elles, observer les modifications qu'elles éprouvent dans chaque système d'organes, et montrer que tout phénomène physiologique se rapporte, en dernière analyse, à ces propriétés considérées dans l'état naturel; que tout phénomène pathologique dérive de leur altération, et que tout phénomène thérapeutique a pour principe leur retour au type naturel. Telles furent les bases sur lesquelles Bichat établit une doctrine qui, comme on le voit, embrasse, non-seulement la physiologie, mais la médecine toute entière, fait reposer cette science sur ses principes naturels et vrais, et en lie les différentes parties par les rapports les plus intimes qui puissent exister entr'elles. Déjà Bichat avoit jeté les fondemens de cet édifice immense dans son immortel ouvrage sur l'anatomie générale; dans un second, qui a pour titre *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, il avoit considéré la vie dans son ensemble, et en avoit analysé les principales opérations; il avoit établi le mode général de l'existence des corps vivans, les différences que présente la vie dans les végétaux et

dans les animaux; et donnant à cette grande idée d'Aristote et de Buffon, reproduite, comme nous l'avons vu, à l'école de Montpellier, par Grimaud, les développemens les plus vastes et les plus ingénieux, il en avoit établi la démonstration d'après l'observation la plus exacte de la disposition des organes, et l'examen des différentes fonctions. Bichat avoit admis dans l'homme deux modifications de la vie : la première, qui lui est commune avec le végétal, se borne à le faire exister intérieurement, et ne se compose que d'une succession habituelle d'assimilations et d'excrétions, par lesquelles tous les êtres organisés changent en leur propre substance les molécules des corps voisins, et les rejettent lorsqu'elles sont devenues hétérogènes; la seconde, particulière à l'homme et aux animaux, les fait exister hors d'eux-mêmes, en établissant entr'eux et les objets qui les entourent, des relations plus ou moins nombreuses. C'est d'après ces principes que Bichat se proposoit de traiter la physiologie toute entière, pour en faire ensuite l'application à la pathologie, à la matière médicale et à la thérapeutique; mais la mort, qui vint l'enlever à vingt-huit ans, ne lui permit pas de réaliser ces belles et utiles conceptions.

Depuis Bichat, Dumas, professeur à l'école de Montpellier, et Richerand, professeur à l'école

de Paris, ont publié l'un et l'autre, sur la physiologie, des traités où les principes de cette science sont exposés avec beaucoup de méthode et de clarté. MM. Buisson, Legallois et Magendie, ont éclairé, par une suite de belles expériences, plusieurs points de physiologie sur lesquels on n'avoit eu, avant eux, que des idées fausses ou obscures. C'est à la réunion des travaux de tous ces hommes recommandables et d'un grand nombre d'autres qui, dans les différentes parties de l'Europe, se sont livrés au même genre de recherches, que la physiologie doit le rang distingué qu'elle occupe aujourd'hui parmi les connoissances humaines.

Les progrès de l'anatomie et de la physiologie devoient nécessairement influer sur ceux de la pathologie. A la vérité, nous avons vu que celle-ci avoit précédé de beaucoup les deux premières, et qu'elle étoit déjà très-avancée, que ces deux sciences étoient à peine connues. Ainsi, les ouvrages d'Hippocrate, de Galien, d'Arétée, de Sydenham, nous présentent, sur l'histoire et le traitement du plus grand nombre des maladies, un recueil inépuisable de faits et de préceptes, qui forment encore le vrai fondement de l'art de guérir; parce que la science sur laquelle cet art repose, ne s'appuie pas seulement sur les con-

noissances

noissances anatomiques et physiologiques, mais que son premier guide est d'abord l'observation attentive des phénomènes extérieurs des maladies, de leur marche habituelle, de leur terminaison spontanée, comparée à l'influence qu'a sur ces maladies elles-mêmes l'action de certains moyens tirés de l'hygiène ou de la matière médicale, et que l'on applique à ceux chez lesquels elles se sont manifestées. Telle a été la marche première de la médecine, celle qui lui a donné naissance, qui seule l'a éclairée dans son premier âge, et qui, pendant une longue suite de siècles, l'a soutenue et guidée au milieu des théories les plus fausses et les plus mensongères. Cependant ce qui prouve combien la pathologie avoit besoin d'être éclairée par les sciences anatomiques et physiologiques, c'est d'abord l'état d'imperfection dans lequel elle est restée pendant que ces deux sciences ont été peu connues, quoique les observations eussent été prodigieusement multipliées : en second lieu, les erreurs dans lesquelles l'ont entraînée ceux qui ont voulu soumettre la pratique médicale à des systèmes de raisonnemens étrangers à la véritable physiologie ; enfin, les progrès réels qu'a faits la médecine depuis le perfectionnement de ces sciences.

Dans tous les siècles, ceux qui avoient em-

brassé l'ensemble de la médecine, avoient senti l'indispensable nécessité de lier cette science à l'anatomie et à la physiologie. Hippocrate avoit cultivé l'étude de l'anatomie, autant que le lui avoient permis les mœurs du siècle où il a vécu, et de la nation à laquelle il appartenoit. A cette époque, la science possédoit déjà un grand nombre d'observations faites dans les écoles de Rhodes, de Gnide et de Cos. Hippocrate y en ajouta un grand nombre, fruit de sa propre expérience; mais il vit que ces immenses recueils deviendroient bientôt un chaos, si l'on ne parvenoit à rapprocher entr'eux cette multitude de faits observés, et à les classer d'après leurs divers degrés d'analogie.

Cette analogie étoit de deux sortes : l'une s'établissoit sur les phénomènes extérieurs que présentent les maladies; la seconde, sur leur nature. C'étoit à la première que s'étoient bornés les médecins qui étoient venus avant Hippocrate. Pour rapprocher les maladies les unes des autres, et les classer d'après la seconde analogie, il falloit nécessairement introduire le raisonnement dans la médecine, et créer un dogme ou une doctrine médicale : c'est ce que fit Hippocrate; aussi est-il regardé comme le premier médecin dogmatique. Hippocrate pensa donc qu'on devoit unir la mé-

decine à la philosophie, et il appliqua à cette science les principes généralement admis de son temps, sur la nature et les opérations des êtres animés; il reconnut que les maladies n'étoient que l'effet des altérations qu'avoient éprouvées leurs parties élémentaires, et que la même force qui maintenoit l'ordre et l'équilibre entre ces différentes parties, travailloit encore à les faire renaître lorsqu'ils avoient été troublés par une cause quelconque : idée sublime, sur laquelle repose toute la science médicale. Mais les principes des philosophes grecs, sur la nature et les fonctions des êtres animés, étoient tellement imparfaits, que, dans leur application à la médecine, ils devoient bien peu satisfaire un homme d'un jugement aussi exquis qu'Hippocrate; aussi n'usa-t-il de ces raisonnemens qu'avec une extrême réserve; et ses plus beaux ouvrages, tels que ses Épidémies, son Traité du Pronostic, ses Aphorismes, en sont-ils absolument dégagés.

Cependant ces ouvrages immortels ne sont que des matériaux pour l'art de guérir, qu'Hippocrate a légués à la postérité : là, il décrit les maladies, et il nous montre ce que nous avons à craindre ou à espérer, pendant leur cours, des forces de la nature, lorsque celle-ci est à peu près livrée à elle-même. Mais cette force médicatrice n'est

point, comme l'ont pensé quelques médecins, une puissance intelligente, infaillible, et toujours suffisante pour opérer la guérison des maladies : cette force est quelquefois pervertie dans son essence; souvent elle paroît n'être qu'une puissance aveugle, affectant des directions vicieuses et nuisibles; dans quelques cas, les causes mêmes de la maladie lui ont ôté la faculté de réagir et de développer la série de ses efforts conservateurs. Enfin, il est des maladies dont le principe étant supérieur à tout ce que la nature peut entreprendre contr'elles, les mouvemens qu'elle excite pour les combattre, ne pouvant rien contre la maladie même, jettent toutes les opérations de la vie dans le trouble et le désordre; et, en se continuant d'une manière indéfinie, elles allument et entretiennent une inutile réaction, pendant laquelle la vie s'use toute entière, et le malade finit par succomber à l'épuisement.

Ce n'étoit donc point assez d'avoir appris à connoître les symptômes caractéristiques, le cours ordinaire et la terminaison spontanée des maladies; il falloit encore trouver des moyens propres à les guérir : et, sous ce rapport, on ne peut pas disconvenir que la médecine n'ait beaucoup acquis depuis Hippocrate.

A Rome, la médecine, ainsi que les autres

sciences, fit peu de progrès. Les médecins romains, et ceux de l'école d'Alexandrie, l'enrichirent d'un petit nombre d'observations anatomiques et médicales: ils commentèrent les auteurs grecs; mais ils surchargèrent leur doctrine d'explications purement hypothétiques, empruntées à la philosophie péripatéticienne. Cette manière d'expliquer la nature des maladies, étoit tellement éloignée de la vérité, et si peu satisfaisante pour la raison, qu'à l'école d'Alexandrie, dès le temps d'Hérophile et d'Érasistrate, quelques médecins sentant tout le vide de pareils systèmes, mais n'ayant rien à mettre à leur place, avoient rejeté en médecine toutes les théories comme fausses et hypothétiques, et annoncé qu'il falloit se borner à la simple observation des symptômes des maladies, sans s'occuper aucunement d'en rechercher le principe et la cause. La science redevint alors ce qu'elle avoit été dans son premier âge; mais elle resta riche d'une masse considérable de faits, que le temps et l'observation ne firent qu'accroître.

Cependant on ne tarda pas à sentir le vide d'une pareille méthode; malgré les avantages que les empiriques prétendoient retirer des lumières de l'expérience, ils n'introduisirent aucun remède nouveau ou actif, et ne déterminèrent avec précision ni l'usage ni les vertus d'aucun. Ils con-

nurent mal le caractère particulier de chaque maladie : c'est pourquoi ils tombèrent dans le mépris.

Quelque temps avant Galien, les médecins romains s'étoient divisés en un grand nombre de sectes : les uns suivoient la doctrine des médecins grecs, fondée sur la puissance de la nature, mais embrouillée par la théorie des quatre prétendues humeurs primitives ; d'autres, avec les empiriques, rejetoient toute espèce de théorie, et se bornoient à appliquer des remèdes qui pussent combattre les symptômes extérieurs que présentent les maladies. Dans le même temps, il s'établit une nouvelle secte, qu'on appela Méthodique, parce que ceux qui la professoient, prétendirent que leur doctrine fournissoit une méthode courte et facile pour apprendre la médecine. Les empiriques avoient déjà beaucoup abrégé le travail des dogmatiques, en bannissant de la médecine, non-seulement les causes prochaines et tout raisonnement abstrait, mais encore les causes évidentes ; les méthodiques le raccourcirent davantage, en réduisant toutes les maladies à deux principales classes, qu'ils désignèrent par les noms de *resserrement et de relâchement* (*strictum et laxum*). Comme ils supposoient que les maladies dépendoient de l'une ou de l'autre de ces deux causes, et que les remèdes agissoient en resser-

rant ou en relâchant, ils en régloient le traitement en conséquence. A ces deux sortes de causes, ils en ajoutèrent une troisième, sous le nom de genre *mixte ou composé* (*mixtum*), pour y classer les maladies qui, selon eux, tenoient de l'un et de l'autre de ces deux premiers genres.

La doctrine des méthodiques jouit, pendant plusieurs siècles, d'une grande réputation. Les médecins de cette secte décrivoient les symptômes des maladies avec une exactitude particulière; mais ils négligeoient l'étude de l'anatomie et de la physiologie. Ils ne faisoient pas non plus, dans leur pratique, une grande attention à l'âge, au sexe, aux coutumes et aux habitudes des malades; au climat, à la saison de l'année, etc.; ils ne s'embarrassoient guère de l'état des fluides, persuadés que la constitution du corps n'étoit dérangée, le plus souvent, que par la trop grande tension ou par le trop grand relâchement des solides. Ces trois sectes d'*empiriques*, de *dogmatiques* et de *méthodiques*, donnèrent naissance à trois autres, connues sous les noms d'*épisynthétiques*, d'*éclectiques* et de *pneumatiques*. La secte pneumatique fut ainsi appelée, parce qu'Athénée, chef de cette secte, prétendoit que les maladies étoient l'effet des affections de l'âme ou de l'esprit (en grec *pneuma*). Cette doctrine, renouvelée au commen-

cement de l'avant-dernier siècle, par Stalh, est retracée dans ces vers de Virgile :

*Totamque infusa per artus*
*Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.*
*Æn., l. vi.*

Les *éclectiques* (ou choisissans) faisoient profession de choisir dans chaque secte ce qu'il y avoit, sans s'attacher à aucune exclusivement. Quant à la secte des épisynthétiques, Leclerc (1) présume qu'on entendoit par ce mot, qui est d'ailleurs très-obscur, des médecins qui tâchoient de concilier les principes des méthodiques avec ceux des empiriques et des dogmatiques (2).

Toutes ces sectes subsistoient encore à Rome; quelques-unes d'entr'elles étoient même subdivisées en d'autres parties, de manière qu'on n'étoit point d'accord sur celle que l'on devoit suivre, lorsque Galien, né à Pergame, et que l'on place communément vers l'an 160 de l'ère chrétienne, parut à Rome, et professa une doctrine qui devint bientôt dominante, et fit renoncer à toutes celles qui l'avoient précédée.

---

(1) *Hist. de la Méd.*, part. II, liv. IV, sect. 2, ch. 1.

(2) *Voy.* Black, ouvrage déjà cité; note *de Coray*.

Galien connut mieux l'anatomie qu'Hippocrate; il eut, comme nous l'avons vu, des idées un peu plus exactes sur quelques-unes des fonctions de l'économie vivante; mais il adopta, sur les causes prochaines des maladies, les principes du médecin grec, sans les perfectionner, et il n'usa point du raisonnement avec la même réserve que lui. L'orgueil, le désir d'écraser des sectes rivales et de laisser un nom fameux, lui firent construire un système général de médecine, dans lequel il suppléa, par des hypothèses, au défaut de faits et de connoissances précises.

Galien définit la maladie une disposition du corps qui empêche que ses parties ne s'acquittent de leurs fonctions; il fait dépendre la plupart d'entr'elles de l'excès ou de la dégénérescence des quatre humeurs primitives, qui sont le sang, la pituite, la bile jaune et la bile noire, à chacune desquelles nous avons vu qu'il avoit attaché une qualité particulière, qui sont le chaud, le froid, l'humide et le sec. Selon Galien, ce sont ces causes qui nous fournissent les signes les plus propres à nous faire connoître et distinguer la nature individuelle de chaque maladie : il regarde la *pléthore* et la *cacochymie* comme les causes les plus ordinaires du plus grand nombre d'entr'elles. Il peut, d'après son système, exister une pléthore

dans toutes les humeurs également ; mais, si ce sont les deux biles ou la pituite qui excèdent leur juste proportion, on appelle cette surabondance cacochymie, à cause de l'altération qu'elle produit dans le sang. Ces humeurs peuvent encore être dans un état de cacochymie, uniquement par la dégénération de leurs qualités primitives.

Galien distingue les caractères de ces différentes affections des humeurs, de cette manière :

La *pléthore sanguine* ( humide et chaude ) se connoît par les signes suivans : on a de l'embonpoint, et l'on grossit plus que de coutume ; les vaisseaux s'enflent ; le pouls est fort ; la respiration n'est pas bien libre ; on est facilement assoupi, et l'on est agité par des rêves pendant le sommeil ; il survient des hémorragies par le nez ou par d'autres parties du corps. On connoît encore cet état par les causes qui tendent à le produire : tels sont une vie sédentaire, des alimens succulens, l'interruption d'un exercice ordinaire, la suppression de quelqu'évacuation habituelle.

La *cacochymie bilieuse* ( chaude et sèche ) a pour signes la couleur jaune de la peau, des yeux, de la langue ; l'amertume de la bouche, la soif, le dégoût, la nausée, les évacuations bilieuses par le vomissement ou par les selles : on supporte à peine la faim ; le pouls est vite ; on est vif et

colère. Les causes qui peuvent disposer à une pareille cacochymie, sont un tempérament sec et chaud, la saison de l'été ou la chaleur du climat, le grand travail ou le trop d'exercice, les veilles, l'abstinence et les passions de l'âme.

Les signes qui annoncent la *cacochymie mélancolique* (froide et sèche), sont un appétit insatiable et dépravé, les flatuosités, la tristesse, la taciturnité, les hémorroïdes, les varices, la lèpre, le cancer : la saison de l'automne, l'âge moyen, un tempérament froid et sec, des alimens grossiers, le chagrin, disposent à cette cacochymie.

La *cacochymie pituiteuse* (humide et froide) se manifeste par la couleur pâle de la peau, qui est froide au toucher; le pouls foible, lent et mou; l'urine blanche ou pâle; la disposition aux fluxions, aux catarrhes et aux tumeurs œdémateuses; la crainte du froid. Les causes qui disposent à cette cacochymie, sont les climats humides et froids, une nourriture aqueuse et crue, la vie sédentaire et oisive, et l'excès du sommeil.

La classification des maladies de Galien est analogue à celle d'Hippocrate : il les divise en épidémiques, endémiques, sporadiques, aiguës, chroniques, bénignes, malignes. Galien définit les symptômes, des affections contre nature, qui dépendent des maladies mêmes, et qui les accom-

pagnent comme l'ombre accompagne le corps. Il distingue trois espèces de symptômes : les premiers consistent dans la lésion de quelque fonction du corps; les seconds concernent les changemens de qualité de quelqu'une de ses parties; et les troisièmes regardent les vices de rétentions ou d'excrétions. Galien distingue de plus les symptômes en diagnostiques et pronostiques; et il subdivise les premiers en pathognomoniques et en adjoints. Les signes pathognomoniques servent à caractériser une maladie, et à la distinguer d'une autre; ils commencent avec la maladie, l'accompagnent dans son cours, et finissent avec elle; les signes adjoints, au contraire, sont communs à plusieurs maladies.

Du reste, on trouve dans les ouvrages de Galien une infinité d'observations importantes relatives au pronostic, ainsi que des commentaires sur les ouvrages les plus importans d'Hippocrate. Personne, plus que ce médecin, n'a fait sentir la nécessité de connoître les organes et les différentes fonctions, pour parvenir à distinguer les maladies les unes des autres, et à les bien traiter. Ainsi ses ouvrages, quoique entachés d'une multitude d'erreurs et de faux raisonnemens, présentent cependant un recueil précieux d'observations et de vues profondes et ingénieuses sur les différentes

parties de la médecine; ils embrassent tout l'ensemble de cette science : et si Galien n'est pas toujours un guide sûr pour arriver à la connoissance de l'art de guérir, il en a du moins montré le chemin, et indiqué les moyens de l'étudier avec plus de profit, de l'établir sur des fondemens rationnels, et d'en étendre les limites.

Sa théorie concernant les quatre principes ou élémens, n'est que le système des philosophes grecs, et qu'une répétition de ce qu'a dit Hippocrate. Le feu, l'air, la terre et l'eau, étoient regardés comme les corps élémentaires de toute la nature; et les quatre humeurs du corps humain, analogues à ces élémens, étoient le sang, la pituite, la bile jaune et la bile noire. Les qualités de ces élémens sont le chaud, le froid, l'humide et le sec; et ces maladies dépendent de l'excès ou de la dégénération d'une de ces quatre humeurs fondamentales.

Cette théorie des quatre élémens, dit le docteur Black (1), appliquée au corps humain et aux vertus des médicamens, est un curieux tissu de fictions philosophiques, et un monstre d'imagination. Galien, pour la soutenir, fut obligé d'entasser conjectures sur conjectures.

---

(1) Ouvrage déjà cité, p. 142.

Cependant le système de Galien régna successivement en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie et parmi les médecins arabes, durant l'espace de treize cents ans. L'opinion ridicule que la médecine étoit parvenue à sa pleine maturité, le fit adopter partout où cette science étoit cultivée, avec une espèce de bigoterie et de superstition, qui arrêtèrent les progrès de la raison et la poursuite des nouvelles vérités et des nouvelles découvertes. Il faut cependant attribuer principalement cette longue dictature de Galien à ces causes générales, qui, quelques siècles après lui, enveloppèrent l'Europe d'ignorance, et ensevelirent toutes les sciences, avec la médecine, sous les ruines de Rome.

Les médecins grecs de l'école d'Alexandrie ne firent, pour la plupart, que copier Galien. Leur anatomie, leur théorie médicale, et même, le plus souvent, leur pratique, sont absolument galéniques. Dans les ouvrages de ces médecins, qui ne sont que d'énormes compilations, on ne trouve presque rien d'original, si vous en exceptez la description de quelques maladies omises par les anciens, l'emploi d'un petit nombre de remèdes nouveaux, et les œuvres chirurgicales de Paul d'Égine, qui vivoit vers l'an 640 de l'ère chrétienne, et qui sont supérieures à tout ce que Celse et les

anciens avoient écrit sur le même sujet. Pendant tout ce temps, Alexandre de Tralles fut le seul qui adopta un plan un peu différent, et se rapprocha davantage de la méthode hippocratique. Il observa attentivement la marche et les périodes des maladies; il les décrivit avec précision; il rectifia les méthodes de traitement de plusieurs d'entr'elles; mais il n'en adopta pas moins la doctrine de Galien sur les causes prochaines des maladies.

Après la destruction de l'empire romain en Italie, l'Europe fut envahie par des légions de barbares, qui la couvrirent de sang et de ruines, et détruisirent tous les monumens des sciences, des lettres et des beaux-arts. La médecine n'eut point un meilleur sort; comme toutes les connoissances humaines, elle succomba à cet état d'ignorance et de barbarie dans lequel l'Europe resta plongée pendant plusieurs siècles. La petite portion de science qui avoit survécu, fut reléguée dans les cloîtres; et l'art de guérir, borné à un simple empirisme, fut confié au clergé.

La médecine sembla renaître, au huitième siècle, chez les Arabes. Ils traduisirent et commentèrent les ouvrages des médecins grecs, fondèrent des hôpitaux, créèrent des écoles de médecine; mais ils adoptèrent tous les principes de

Galien, et se bornèrent à suivre sa doctrine et ses préceptes de point en point. Les progrès qu'ils firent faire aux sciences médicales, se bornent donc à la description de quelques maladies dont on ne trouve point l'histoire dans les ouvrages des médecins grecs et romains, et à l'emploi d'un assez grand nombre de remèdes nouveaux.

Ainsi le canon de la médecine d'Avicenne, qui, au jugement de Freind, n'est qu'une compilation de Galien, de Razès et d'Haly-Abbas, est un système général de médecine et de chirurgie, qui fut en grande réputation dans toutes les écoles de médecine. Il fut porté en Europe par les croisades; et, depuis cette époque jusqu'au seizième siècle, on regarda Avicenne comme le prince de la médecine, et on eut une vénération si profonde pour lui, qu'il ne fut guère plus question d'Hippocrate ni de Galien. Le canon d'Avicenne, et le neuvième livre de Razès, intitulé *de Curatione omnium partium*, servoient de texte aux leçons médicales des écoles; le premier surtout eut l'honneur d'être expliqué par une foule de commentateurs (1).

En Europe, depuis les médecins grecs de l'école

---

(1) Black, ouvrage déjà cité, p. 176.

d'Alexandrie,

d'Alexandrie, jusqu'au commencement du onzième siècle, on ne trouve aucun auteur en médecine qui soit digne d'être lu.

Dans l'intervalle du onzième jusqu'au milieu du quinzième siècle, la physique, les arts et la littérature, commencèrent à revivre, quoique par des progrès fort lents. L'école de Cordoue, fondée par les Arabes au huitième siècle, donna naissance à celle de Salerne vers le commencement du onzième siècle, et à celle de Montpellier vers la fin du douzième; mais la restauration de la médecine grecque est due principalement à la faculté de médecine de Paris, qui alla aussi puiser la connoissance des auteurs originaux dans l'école de Cordoue, dès le douzième siècle, et qui emprunta de l'école de Salerne les principes de la diététique (1).

Au treizième siècle, Albert-le-Grand, et Bacon, moine de l'abbaye de Westminster (en 1226), écrivirent sur l'alchimie; et ce dernier, doué d'un génie original pour les sciences chimiques et mécaniques, jeta les fondemens de la chimie et de la physique expérimentale en Europe. Ils furent suivis par Arnaud de Villeneuve, Raimond de Lulle,

(1) Pinel, *Méthode d'étudier la médecine*, p. xxviij.

son disciple, Basile Valentin et Paracelse : celui-ci, fameux chimiste et empirique du seizième siècle, emprunta, des ouvrages de Valentin, plusieurs de ses expériences et de ses remèdes, ainsi que les trois nouveaux élémens, le sel, le soufre et le mercure. Il en est de même de plusieurs autres découvertes chimiques, qui furent publiées dans la suite sous différens noms, et qui appartiennent également à Valentin. L'origine de la chimie médicale date depuis le siècle où vivoit Bacon. Les alchimistes ne s'occupèrent que de la recherche de la pierre philosophale, ou des moyens de convertir les métaux en or, et de la découverte d'une panacée universelle, qui pût guérir toutes les maladies, et prolonger la vie de l'homme. Ils ne furent donc en premier lieu que des empiriques, par rapport à la médecine ; et ce ne fut qu'au dix-septième siècle que leurs principes infectèrent la théorie médicale.

On sait que ce ne fut guère qu'au seizième siècle, que l'esprit humain revint de cette profonde léthargie qui l'avoit accablé pendant si long-temps ; et les progrès que firent à cette époque mémorable toutes les connoissances humaines, se rattachent aux grands événemens des croisades et de la découverte de l'imprimerie, inventée en Allemagne en 1445.

Tous les historiens, dit le docteur Black, s'accordent à regarder le seizième siècle comme une des époques les plus remarquables et les plus brillantes dans les annales du monde. Mais, pour juger sainement de l'esprit de ces temps, surtout au renouvellement des sciences en Europe, il faut, avec le docteur Pinel, rappeler ce qu'a dit d'Alembert à ce sujet, dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie : « L'étude des langues et de l'histoire, abandonnée par nécessité durant les siècles d'ignorance, fut la première à laquelle on se livra. L'esprit humain se trouva, au sortir de la barbarie, dans une espèce d'enfance, avide d'accumuler des idées, et incapable d'en acquérir d'abord d'un certain ordre, par l'espèce d'engourdissement où les facultés de l'âme avoient été si long-temps. De toutes les facultés, la mémoire fut celle qu'on cultiva d'abord, parce qu'elle est plus facile à satisfaire. On ne commença donc point à étudier la nature, ainsi que les inventeurs avoient dû faire. Les ouvrages des anciens commençoient à être communs, et on croyoit n'avoir qu'à lire pour devenir savant. Ainsi, on dévora sans distinction tout ce que les anciens nous avoient laissé : on les traduisit, on les commenta ; et, par une espèce de reconnoissance, on se mit à les adorer, sans connoître à beaucoup près ce qu'ils valoient. » Le

docteur Pinel observe que ce que d'Alembert dit des sciences en général, s'applique très-exactement à la médecine. Dès le seizième siècle, on étudia avec une ardeur extrême les ouvrages des médecins grecs, dont on venoit de donner des éditions correctes à Venise, à Rome, à Paris. Une foule d'éditeurs, de commentateurs, de scoliastes, citoient des passages d'Hippocrate et de Galien comme autant d'oracles, et se tourmentoient nuit et jour pour expliquer le sens obscur d'un terme grec, ou pour concilier des textes contradictoires. Les plus distingués, comme *Mercurialis*, *Prosper Martianus*, *Duretus*, *Ballonius*, *Hollerius*, etc., ne se livroient à l'observation des maladies, que pour mieux pénétrer le vrai sens des auteurs grecs, mais peu dans la vue de les rectifier, ou d'étendre, par de nouvelles recherches, le champ de l'observation. Ce fut surtout le galénisme qui fut funeste aux écoles, et qui donna prise aux violentes diatribes des *paracelsistes*, ou de ce qu'on appelle la secte des chimistes, qui jura, pour ainsi dire, la perte de la médecine grecque, mais qui n'eut à lui opposer que des théories insensées d'une fausse chimie (1).

---

(1) Pinel, ouvrage déjà cité, p. xxx.

Au seizième et au dix-septième siècle, les chimistes, à la tête desquels est Paracelse, enorgueillis par les succès de quelques nouveaux remèdes qu'ils avoient introduits, telles que les préparations mercurielles et antimoniales, soutinrent que tout ce que les anciens avoient observé sur les signes, les causes, le pronostic, la diète, le régime et la cure des maladies, n'étoit qu'un amas de préceptes inutiles. Paracelse, chef de cette secte, prétendit renverser la pathologie interne; et, dans son délire, il divisa toutes les maladies en cinq classes, qu'il appela: 1°. *Ens Dei*, maladies qui viennent de Dieu; 2°. *Ens astrale*, maladies qui viennent des astres; 3°. *Ens naturale*, celles qui viennent du vice de la nature; 4°. *Ens pagoïcum*, maladies d'imagination ou par enchantement; 5°. *Ens veneni*, maladies qui viennent d'une matière vénéneuse, interne ou externe (1). A cette époque, la médecine se trouva divisée en deux sectes, connues sous le nom de galénistes et de chimistes. L'Italie étoit attachée à Galien; l'Allemagne adopta une théorie chimique, dont Sennert, cet écrivain volumineux, appelé le Galien de l'Allemagne, J. B. Vanhelmont et Silvius Déléboë, professeurs de Leyde, étoient

---

(1) Pinel, ouvrage déjà cité, p. xxxj.

les auteurs. « Silvius Déléboë, dit Coray (1), fut l'auteur d'une doctrine qui ne dura que trop long-temps pour le malheur de l'humanité. Ne voyant d'autres causes, dans la plupart des maladies, que l'abondance d'une humeur acide, il cherchoit à combattre cette cause par les absorbans, les dia-phorétiques, et en général par un régime échauf-fant. On peut dire, pour la justification de ce médecin, qu'il a en partie réparé les maux de cette funeste pratique par l'institution utile de con-duire ses élèves dans les hôpitaux, et de les ins-truire à côté du lit des malades. » Les médecins chimistes, qui n'avoient d'abord été que des em-piriques, ainsi que nous l'avons vu, formèrent donc une secte au dix-septième siècle : leurs prin-cipes prirent alors plus de consistance, et la théorie chimique, ainsi que les remèdes tirés de la chimie, furent introduits dans la médecine. Le penchant que les Allemands avoient pour cette secte, et la découverte de la circulation du sang, diminuè-rent le respect pour la théorie et la pratique galé-niques, ainsi que le crédit de l'école italienne. Jusqu'à cette époque, la plupart des médecins allemands, français et anglais, étoient élevés dans

(1) Black, p. 331.

cette école. A la fin du dix-septième siècle, la ville de Leyde devint la principale école pour la médecine, et celle de Paris pour la chirurgie (1).

La versatilité de toutes ces théories, qui, comme on le voit, ne reposoient que sur des hypothèses ou des principes éminemment faux, desquels on tiroit des conséquences encore plus fausses dans l'application que l'on en faisoit à l'économie animale, produisirent sur quelques hommes de génie le même effet que celui qu'elles avoient produit à Alexandrie, au temps d'Hérophile et d'Erasistrate, ainsi qu'à Rome, avant Galien. Ils pensèrent qu'il valoit mieux renoncer à toutes ces doctrines, si peu satisfaisantes pour la raison et la pratique médicale, et reprendre le fil de l'observation hippocratique, abandonnée depuis un si grand nombre de siècles.

Sydenham, appelé l'Hippocrate de l'Angleterre, fut celui qui le premier donna l'exemple de cette sage conduite : il observa les constitutions épidémiques dominantes dans chaque année, les effets des saisons et des climats, les qualités sensibles de l'air, et leur influence sur le développement des maladies ; il décrivit avec exactitude les symp-

---

(2) Black, p. 332.

tômes et les changemens qui arrivent dans leur cours, et leurs différens modes de terminaison; il publia, à différens intervalles, des traités séparés sur les maladies épidémiques et fébriles, sur les fièvres intermittentes et rémittentes, sur la dysenterie, la petite vérole, la rougeole, etc.; et il perfectionna beaucoup le traitement de ces deux dernières maladies, en proscrivant les méthodes échauffantes, qui, jusqu'à lui, avoient été mises en usage. Sydenham suivit constamment le plan qu'avoit tracé le fondateur de la médecine. Mais sa pratique est bien loin de pouvoir toujours servir de modèle, ainsi que l'observe le docteur Pinel; ce qui prouve que, pour arriver à une bonne thérapeutique, il ne suffit pas toujours d'avoir bien observé les symptômes extérieurs des maladies, mais qu'il faut encore avoir pu s'éclairer sur leur nature et leur vrai principe.

Baglivi, médecin romain, vers la fin du dix-septième siècle, suivit une marche analogue à celle de Sydenham; il recommande, dans ses écrits, la médecine d'observation, et s'élève avec force contre les théories spéculatives et l'esprit contentieux des auteurs arabes, des galénistes et des partisans de Paracelse et de Vanhelmont; il trace des préceptes judicieux pour diriger les études dans la carrière de la médecine, et il indique les

principales causes qui en ont retardé les progrès; mais les sciences les plus propres à éclairer l'observation médicale et à la diriger, n'avoient point encore acquis, au temps de Baglivi, le degré de perfection nécessaire, pour qu'on pût coordonner entr'eux, d'une manière régulière, les faits nombreux qui forment la médecine, et faire reposer cette science sur ses bases naturelles; elle étoit encore condamnée, ainsi que la physiologie, à subir le joug de nombreuses erreurs.

Nous avons vu que, vers le milieu du dix-septième siècle, la doctrine de Descartes, sur la philosophie, avoit changé les idées physiologiques, et établi de nouveaux principes, à l'aide desquels on crut pouvoir expliquer les phénomènes de la vie. Cette nouvelle manière de raisonner changea aussi la théorie de la médecine, et influa beaucoup sur sa pratique; elle avoit donné naissance à deux nouvelles sectes : celle des animistes et celle des mécaniciens.

Depuis Hippocrate, les médecins avoient observé qu'il existe en nous une puissance, ou un état particulier, à l'aide duquel, dans beaucoup de cas, le corps résiste aux injures qui le menacent, et corrige ou écarte également les désordres qui y sont produits par une cause externe, ou qui y ont pris naissance. On attribuoit, d'après une

idée vague, cette puissance à un agent existant dans l'économie animale, et que l'on désignoit sous le nom de *nature*. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, on a continué de se servir, dans les écoles de médecine, du langage de *vis conservatrix et medicatrix naturæ*, de *puissance conservatrice et médicatrice de la nature*. Stalh et les médecins animistes fondèrent, ainsi que nous l'avons vu, leur système sur la supposition que cette puissance de la nature réside entièrement dans l'âme rationnelle. Ils supposèrent que l'âme agit souvent indépendamment de l'état du corps, et que, sans aucune nécessité physique dépendante de cet état, elle agit par sa seule intelligence. Dès qu'elle s'aperçoit qu'une puissanee délétère menacc l'économie humaine, ou qu'il s'y forme quelque maladie, elle excite tout à coup, dans le corps, des mouvemens capables d'en arrêter les suites nuisibles ou pernicieuses.

Nous avons déjà fait sentir ce que ce système a de vicieux en physiologie. Les mêmes erreurs se retrouvent dans son application à la théorie des maladies et à la pratique médicale. Cependant le système de Stalh retrace une vérité du premier ordre, consacrée par Hippocrate et par tous les médecins de l'antiquité, et sur laquelle repose la médecine dogmatique : c'est qu'il existe dans

l'économie animale une force qui en dirige toutes les opérations, et qui, dans les maladies, tend à la ramener à son état naturel, en développant une succession de mouvemens extraordinaires, propres à détruire le principe morbifique. Mais, comme Stalh et ses sectateurs rapportèrent cette force à l'âme, ils la considérèrent comme une faculté intelligente et presqu'infaillible, étrangère à l'organisation, ayant une existence isolée, et chargée seulement d'en régler les différentes fonctions.

Les médecins animistes eurent donc sur cette force conservatrice et médicatrice, qu'Hippocrate avoit appelée *nature*, des idées moins exactes que celles qu'avoit eues le médecin grec; ils la confondirent avec l'âme immatérielle: erreur dans laquelle n'étoit pas tombé le père de la médecine, qui s'étoit borné à regarder cette force comme une loi commune, qui fixe l'existence et les attributs de chaque être, et qui, dans les corps animés, est le régulateur de tous les phénomènes de la vie.

On voit que ce sont bien là effectivement les attributs de ce que les modernes ont appelé forces ou propriétés vitales.

En isolant ainsi les forces de la vie, de la matière organisée, et en les rapportant à un principe intel-

ligent et immatériel, les médecins animistes ne virent pas que ces forces étoient elles-mêmes susceptibles de dérangemens, et que c'étoit presque toujours sur elles que portoient les causes prédisposantes et occasionnelles des maladies : ils ne virent pas que cette prétendue force *conservatrice et médicatrice*, n'est autre chose que le résultat immédiat de l'organisation, et une faculté commune à tous les êtres organisés, en vertu de laquelle ils tendent à conserver l'ordre naturel de leur organisation, et résistent par conséquent aux maladies et à la mort. Cette erreur leur en fit commettre une infinité d'autres, et les empêcha d'acquérir des idées nettes et précises sur la nature et le caractère des altérations vitales, qui sont, comme nous venons de le dire, le principe du plus grand nombre des maladies, lesquelles Stalh rapporte d'ailleurs, presque toutes, à la pléthore ou à la cacochymie. Les médecins animistes, et principalement Stalh, étendirent trop loin, dans la pratique, l'influence de cette puissance conservatrice, dont ils ne s'étoient pas formé une idée assez vraie; et cette erreur les conduisit au *scepticisme* sur l'utilité des remèdes, et rendit leur pratique foible, pusillanime et insuffisante, dans les cas où il faut arrêter une maladie dangereuse, en détruisant sa cause matérielle, ou remédier à

des altérations profondes des forces vitales, changer leur état, et leur imprimer une meilleure direction. En effet, comme nous l'avons observé, les forces vitales ne sont nullement des puissances immatérielles et inaltérables ; elles peuvent au contraire être troublées et même perverties dans leur action, et elles ne conservent la faculté de s'exercer, d'une manière salutaire, contre le principe d'une maladie, que lorsqu'elles peuvent se mettre en rapport avec ce principe maladif lui-même, et se développer contre lui d'une manière convenable et propre à le détruire. Souvent c'est uniquement l'altération de ces forces qui forme la maladie même ; et dans ce cas, pour guérir, il il faut agir essentiellement sur elles, et tâcher de leur redonner des conditions meilleures et plus naturelles.

Cependant Stalh a la gloire d'avoir ramené la médecine à des principes meilleurs, et de l'avoir aidée à s'affranchir d'une multitude de théories vaines et mensongères. C'est lui qui le premier a retracé cette importante vérité, consacrée par Hippocrate, reconnue par tous les médecins de l'antiquité, que, dans les maladies, il s'opère des mouvemens de la nature, tendant à repousser l'effet des causes nuisibles, et à ramener l'ordre et l'équilibre dans l'économie animale. Le premier

il calcula ces mouvemens divers ; il en observa l'ordre, la succession, les formes, les différentes combinaisons dans les divers genres de maladies ; et c'est dans ses ouvrages, ainsi que dans ceux de ses nombreux élèves, que l'on trouve les plus beaux développemens de cette doctrine autocratique dont Hippocrate avoit été le fondateur.

Les médecins mécaniciens n'attribuèrent à l'âme que les actions du corps vivant que produit manifestement la volonté ; et ils considérèrent le corps comme une simple machine, composé de solides et de liquides, obéissant aux simples lois de la physique et de la chimie. En conséquence, ils se mirent à expliquer, à calculer même, d'après les principes de ces sciences, les phénomènes de la vie, et les diverses altérations que les corps vivans peuvent éprouver.

Nous avons vu que les chefs de cette nouvelle doctrine avoient été Bellini et Boerhaave. Celui-ci, doué de la plus forte aptitude à l'application, ayant acquis une érudition presqu'universelle, possédant au suprême degré tout ce que l'on savoit de son temps sur l'anatomie, la physique, la chimie, la botanique et les différentes parties de la médecine ; ayant même reculé les limites de la plupart des sciences, recueillit tout ce qu'il avoit cru trouver de meilleur dans les écrits de ceux

qui l'avoient précédé, et s'en servit comme de matériaux pour fonder une nouvelle théorie médicale, qu'il établit essentiellement sur les principes de la mécanique. Boerhaave appliqua cette doctrine à la pathologie, et il rapporta les causes prochaines des maladies à des altérations physiques de la fibre, à l'acidité, à l'alkalescence des liquides, ou au développement d'un prétendu *flegme chaud* (*flegma calidum*), se formant spontanément, et dont Boerhaave chercha à démontrer l'existence d'après des observations peu exactes, telles que la prétendue croûte inflammatoire et les concrétions que l'on trouve hors du cours de la circulation. Ainsi, Boerhaave, en classant les maladies d'après une analyse purement systématique, commence par considérer celle de la fibre simple, et il admet, 1°. celles qui sont dues à sa foiblesse et à son relâchement; 2°. celles qui reconnoissent pour cause sa roideur et sa trop grande élasticité; 3°. les maladies dues à la foiblesse et au relâchement des viscères, ou à leur excès de force et à leur rigidité. Parmi les maladies les plus simples des liquides, Boerhaave admet, 1°. celles qui naissent d'une humeur acide; 2°. celles qui proviennent d'un gluten; 3°. celles qui sont dues à un alcali, se formant spontanément. Boërhaave range encore parmi les maladies simples, celles qui sont dues

uniquement à l'excès du mouvement circulatoire, ainsi que celles qui reconnoissent pour cause l'affoiblissement de la circulation, et la pléthore. Il passe ensuite à l'histoire des maladies compliquées, telles que l'obstruction, la plaie, l'hémorragie, la douleur, la convulsion, etc. (1).

Boerhaave suivit, en thérapeutique, des principes analogues à ceux qu'il avoit admis en pathologie : il expliqua l'action des remèdes d'après des raisonnemens mécaniques ou chimiques ; aussi ses préceptes sont-ils le plus souvent vicieux, comme tout le reste de sa doctrine. Ainsi, avec le plus beau génie, les connoissances les plus profondes et le talent le plus distingué pour l'observation, Boerhaave n'eut presqu'aucune idée juste sur la nature et le principe des maladies, parce qu'il méconnut complétement les lois de la vie.

Du reste, les ouvrages de ce médecin sont un prodige d'ordre, de clarté, de méthode : plusieurs maladies y sont décrites avec une exactitude et une précision admirables; personne mieux que lui n'a su rassembler un grand nombre de faits sous un même point de vue. La vaste étendue de son plan, la liaison parfaite que l'on crut apercevoir

(1) Voy. *Hermanni Boerhaave Aphorismi*. Aph. 21 et suiv.

dans

dans toutes les parties de son système, donnèrent lieu de croire qu'il avoit enrichi et perfectionné tout ce qui avoit été dit avant lui. L'extrême clarté et l'élégance avec lesquelles il développoit sa doctrine dans ses leçons, lui acquirent bientôt la plus grande réputation, et aucun système ne fut plus généralement adopté depuis Galien.

En lisant les ouvrages de Boerhaave, on regrette que le temps où il a vécu ne lui ait pas permis d'avoir, sur la physiologie, les connoissances que l'on a acquises depuis sur cette science, et qu'il l'ait méconnue au point de la confondre avec la physique et la chimie. Personne, plus que ce médecin célèbre, n'étoit capable d'en faire une bonne application à la pathologie et à la thérapeutique; et ses ouvrages, ainsi que ceux de son commentateur, Van-Wieten, exécutés d'après ce nouveau plan, seroient des livres d'or où l'on trouveroit la science toute entière, tandis qu'ils ne sont utiles aujourd'hui que comme des recueils de faits, et ne peuvent être lus par ceux qui étudient la médecine, qu'avec une grande circonspection.

Les systèmes de Stalh et de Boerhaave, et principalement celui de ce dernier, étoient généralement suivis en Allemagne et dans tout le reste de l'Europe, lorsqu'Hoffmann, professeur dans la même université que Stalh, proposa une nouvelle

doctrine différente de la plupart de celles qui l'avoient précédée, et qui presque toutes rapportoient le principe des maladies à des dégénérescences du sang et des autres humeurs, et étoient par conséquent essentiellement humorales; Hoffmann se rapprocha, plus qu'on ne l'avoit fait jusqu'à lui, des principes des méthodiques, qui, ainsi que nous l'avons vu, faisoient dépendre les causes prochaines de la plupart des maladies, d'un état de resserrement ou de relâchement (*strictum et laxum*).

Antérieurement à Hoffmann, quelques auteurs, tel que Willis, avoient considéré le système nerveux comme jouant un grand rôle dans la production de certaines maladies; Baglivi avoit proposé, dans un ouvrage intitulé *Specimen de fibrâ motrici et morbosâ*, une doctrine, par laquelle il admettoit que les altérations de la fibre motrice pouvoient, dans beaucoup de cas, devenir la cause première de beaucoup d'affections maladives. Hoffmann adopta ces principes, et les développa dans sa *Médecine rationnelle systématique*; mais il n'en fit qu'une addition aux divers systèmes de ses prédécesseurs, et ses connoissances anatomiques et physiologiques, ne lui permirent pas d'appuyer ses raisonnemens sur des faits positifs, tirés de l'observation exacte des lois et des phénomènes de la vie.

Cependant cette doctrine présente de beaux aperçus sur les causes prochaines des maladies : l'on verra, par l'analyse que nous allons en donner, d'après Hoffmann lui-même, qu'elle renferme les idées premières des principes le plus généralement adoptés aujourd'hui en physiologie et en pathologie.

Hoffmann fait dépendre les maladies d'un état de trouble imprimé aux mouvemens des solides et des liquides ; et il conclut de ses raisonnemens, que le spasme et l'atonie, en troublant et en pervertissant le mouvement naturel du sang et des autres humeurs, d'où dépend l'intégrité de toutes les fonctions, altèrent et détruisent toute l'économie vivante. D'après ce principe, Hoffmann pense qu'on peut se rendre raison d'une manière plus claire et plus précise de tous les phénomènes pathologiques, en les attribuant aux altérations des mouvemens toniques des solides, plutôt qu'à différentes affections provenant du vice des humeurs ; il croit que toutes les maladies internes doivent être rapportées à des affections contre nature du système nerveux. En effet, lorsque les nerfs, qui se distribuent dans les différentes parties du corps, ou même quelques membranes nerveuses, ont été lésés, il en résulte aussitôt de l'irrégularité et un trouble plus ou moins grave dans les mouvemens organiques. En outre, l'observation attentive

démontre que tous les mouvemens morbifiques s'exercent principalement sur les parties nerveuses du corps ; et, dans ce nombre, Hoffmann fait entrer tous les canaux qui jouissent du mouvement de systole et de dyastole, et qui contiennent les liquides animaux; tout le canal intestinal, depuis l'œsophage jusqu'à l'anus ; tout le système des vaisseaux artériels, biliaires, salivaires, urinaires, sous-cutanés ; les membranes du cerveau et de la moelle épinière, principalement la dure-mère ; celles qui revêtent les organes des sens, qui enveloppent les os, et qui entourent les articulations : car, dit-il, il ne survient aucune douleur, aucune inflammation, aucun spasme, aucun empêchement du sentiment et du mouvement, aucune fièvre, aucune excrétion maladive, sans que ces parties ne souffrent. Ainsi, toutes les causes morbifiques portent principalement leur action sur les parties douées du sentiment et du mouvement, et sur les canaux qu'elles forment ; et elles donnent lieu aux maladies, en pervertissant leurs mouvemens et le cours des fluides qui y sont contenus. Comme toutes ces causes ne sont pas de la même nature, l'impression qu'elles déterminent sur les parties nerveuses, et les altérations qu'elles font naître sur les organes, varient suivant l'action particulière de la cause qui les a produites.

Hoffmann applique ensuite ce raisonnement à la thérapeutique, et il observe que les remèdes les plus actifs et les plus efficaces, influent d'une manière avantageuse sur le cours des maladies, moins en agissant sur les fluides et en corrigeant leur *crâse* et leur *intempérie*, qu'en changeant et en modérant les mouvemens des parties nerveuses et de tous les solides, et en les ramenant à un état plus naturel. Voilà, dit Hoffmann, des principes nouveaux en médecine, et que l'on ne retrouve dans aucune des doctrines professées jusqu'à ce jour (1).

D'après cela, on voit que la doctrine proposée par Hoffmann, repose essentiellement sur ce principe, que la plupart des dérangemens qui forment les maladies, doivent être rapportés aux affections des puissances motrices qui impriment la sensibilité et le mouvement à toute l'économie vivante; et, sous ce rapport, on ne peut pas disconvenir qu'elle n'ait fait faire un grand pas à la pathologie, et qu'elle n'ait indiqué le véritable chemin pour observer les maladies, et leur appliquer des méthodes de traitement rationnelles. Mais le sujet

---

(1) *Voyez* Hoffmann, *Médecine rationnelle systématique*, t. III, § 1, chap. IV.

étoit tellement hérissé de difficultés, et exigeoit, pour être approfondi et développé convenablement, des connoissances si exactes sur la structure des organes, la nature des différentes fonctions et le mode d'action des lois de la vie, qu'il n'est point étonnant que le système d'Hoffmann soit resté long-temps imparfait et défectueux, et qu'à l'époque où il a paru, il ait été adopté moins généralement qu'on n'auroit dû l'espérer. Cependant Kaw-Boerhaave et Gaubius, adoptèrent cette doctrine, et la développèrent : le premier, dans son ouvrage intitulé *Impetum faciens*; le second, dans sa pathologie du *Solide vivant*. Elle fut ensuite confirmée, sur plusieurs points, par les belles découvertes de Haller sur la sensibilité et l'irritabilité, les travaux de Bordeu, de Barthez, de Grimaud, de Vicq-d'Azyr, de Chaussier, de Bichat, et de tous les physiologistes qui, pendant le dix-huitième siècle, créèrent la physiologie, et lui firent faire de si grands progrès.

Ces principes furent développés et modifiés dans les écoles célèbres de Montpellier, de Pavie, de Vienne, d'Edimbourg, de Paris; Cullen les adopta et les appliqua principalement à la théorie des fièvres : mais, à l'exemple d'Hippocrate, ce médecin vénérable, sentant tout ce que cette doctrine avoit encore d'imparfait, n'en usa

qu'avec réserve; et dans son ouvrage qui a pour titre *Nouveaux élémens de médecine pratique*, il s'attacha à donner une description fidèle de la plupart des maladies, et à indiquer les moyens qu'une longue pratique lui avoit démontré être les plus convenables au traitement de chacune d'elles.

Pendant que la théorie de la science médicale éprouvoit cette vicissitude d'erreurs, et arrivoit lentement à des principes plus conformes aux opérations de la nature chez les êtres vivans, la médecine pratique, s'appuyant principalement sur l'observation des phénomènes des maladies, et l'expérience de l'effet que produisent, sur leur cours et leur issue, les moyens hygiéniques et les substances médicamenteuses qu'on leur applique; la médecine pratique, dis-je, quoique entravée dans ses recherches par des systèmes hypothétiques et tous plus ou moins erronés, n'en avoit pas moins fait de solides progrès.

Nous avons vu qu'Hippocrate et Arétée de Cappadoce, avoient fourni les modèles de cette méthode sage et lumineuse : depuis la renaissance des sciences et des lettres, une multitude d'hommes plus ou moins célèbres, s'étoit attachée à recueillir des faits propres à établir le caractère de chaque maladie, et à rechercher quelles étoient

les méthodes de traitement les plus propres à les guérir; les progrès de la civilisation, la navigation, le commerce, la découverte d'un nouveau monde et de l'imprimerie, en propageant les connoissances d'un peuple à un autre, et en établissant des relations physiques et morales entre les habitans des différentes parties de la terre, avoient ouvert entr'eux un échange de biens et de maux, modifié les constitutions, changé les mœurs, et introduit en Europe de nouvelles maladies et de nouveaux remèdes. Au dix-huitième siècle, le perfectionnement des sciences philosophiques, naturelles, physiques et chimiques, avoit fait sortir les esprits de l'ornière de la routine et des préjugés, créé de nouvelles routes, et applani le chemin de la vérité.

Tel étoit l'état des connoissances humaines, lorsque l'enseignement de la médecine reçut en France de nouvelles formes, et fut porté à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Nous avons vu quels étoient les progrès que les sciences anatomiques et physiologiques avoient faits à cette époque, et combien ils avoient servi à éclairer la pathologie. Mais une des choses qui contribua le plus à l'avancement de la médecine, ce fut l'étude de l'anatomie pathologique et le perfectionnement de la chirurgie : la première consiste

à reconnoître, par l'ouverture des cadavres, les vices d'organisation, ainsi que les altérations apparentes que les viscères ou les organes intérieurs peuvent éprouver par l'effet des maladies. L'anatomie pathologique, travail dont les anciens ne s'étoient nullement occupés, ouvrit un nouveau champ à l'observation médicale; elle éclaira le diagnostic d'un grand nombre de maladies, et rendit raison des phénomènes nombreux qu'on ne pouvoit expliquer avant, que d'une manière hypothétique; elle fut donc très-utile à la médecine, en faisant mieux connoître un grand nombre d'affections organiques, sur lesquelles les anciens n'avoient eu que des idées obscures et peu exactes, parce qu'ils en avoient ignoré le siége et le principe. Bonnet, dans son *Sepulcretum*, avoit donné une ébauche, à la vérité très-imparfaite, de ce nouveau genre de travail; mais la gloire de cette grande et immortelle entreprise, ainsi que le remarque le docteur Pinel (1), appartient presque toute entière à Morgani, qui, dans son excellent ouvrage (*de Causis et Sedibus morborum per anatomen investigatis*), nous a laissé un recueil d'anatomie pathologique, riche d'une multitude de faits bien

---

(1) *Méthode d'étudier la médecine*, p. lxxx.

observés, présentés avec ordre, et rapprochés les uns des autres, de manière à en faire ressortir des vérités générales. Les travaux sur l'anatomie pathologique, ont depuis été continués avec ardeur; les ouvrages des médecins des deux derniers siècles, les feuilles périodiques, les collections des sociétés savantes et médicales, contiennent une multitude d'observations cadavériques, dont la réunion et l'arrangement, dirigés par une main habile, fourniroient une collection précieuse pour la science médicale, et compléteroient le travail de Morgani, en l'enrichissant des observations nombreuses qui ont été faites depuis lui, et en lui appliquant les belles découvertes faites par Bichat sur l'anatomie générale.

Tout le monde sait que c'est pendant le dix-huitième siècle que la chirurgie, cette partie si intéressante de l'art de guérir, est sortie de l'état d'avilissement et d'abjection dans lequel elle avoit été jetée par l'ignorance et par l'orgueil, et a enfin repris le rang qui lui appartenoit. En y réfléchissant, on verra que son perfectionnement et ses utiles travaux ont singulièrement influé sur les progrès de la pathologie interne, ou de la médecine proprement dite. En effet, outre la part qui lui appartient dans les découvertes anatomiques et physiologiques, on ne peut disconvenir que c'est

elle qui a fourni à la médecine d'excellens modèles pour tracer la marche et le caractère des maladies, qui a fait connoître la nature et le véritable siége d'un grand nombre d'entr'elles, et qui a contribué beaucoup à perfectionner leurs méthodes de traitement. C'est la chirurgie qui, guidée par l'anatomie et la physiologie, ces deux grandes lumières des sciences médicales, a appris à la médecine à reconnoître l'origine et la source de plusieurs maladies, en les lui montrant sous les formes les plus simples qu'elles puissent revêtir. Ainsi la chirurgie a été pour la médecine ce que l'anatomie comparée avoit été pour la physiologie; elle lui a présenté les élémens les moins compliqués de l'état pathologique : elle le lui a offert avec ses caractères les plus simples et les plus évidens; elle lui a mis sous les yeux l'effet des diverses altérations que peuvent occasionner, sur l'économie vivante, les différentes causes morbifiques: elle lui a fait apercevoir cette réaction vitale, qui s'établit sur le lieu même où la maladie a son siége; qui en modifie l'état, les facultés, les fonctions; en change la nutrition, provoque la formation de nouveaux produits; et qui enfin se termine par la guérison, ou des dégénérations plus ou moins graves du tissu des parties affectées.

C'est donc dans la chirurgie que l'on trouve

le principe de la pathologie interne, et les élémens de l'observation médicale ; c'est elle qui nous en présente, en quelque sorte, la trame et le canevas. L'observation chirurgicale, n'ayant le plus souvent à saisir que des faits simples, clairs, palpables, évidens, mais qui tous ont de l'analogie avec ceux dont se forme la pathologie interne, est le point de départ le plus naturel que nous ayons pour arriver à l'observation médicale, qui, plus obscure, plus incertaine, et présentant des difficultés quelquefois insurmontables, ne sauroit s'entourer de trop de lumières : or, il n'est pas de science qui puisse l'éclairer autant que la chirurgie, dans la route difficile et ténébreuse qu'elle doit parcourir.

Mais aussi l'insuffisance de celle-ci deviendroit honteuse, révoltante et meurtrière, si, dédaignant d'acquérir des connoissances médicales, elle ne voyoit, dans les maladies qui forment l'objet spécial de ses études, que des altérations locales, qu'il faut s'empresser de combattre par l'emploi de moyens topiques ou des méthodes opératoires, sans avoir égard à l'état général de l'économie vivante, et sans remonter aux causes morbifiques intérieures, qui le plus souvent déterminent ces maladies, et les entretiennent, au point que la plupart d'entre elles n'en sont que l'effet ou le résultat.

Ainsi, on ne peut point établir, dans l'ensei-

gnement, de limites entre ce qu'on appelle la médecine et la chirurgie : celle-ci, isolée, ne formeroit plus une science, mais bien un art, qui se composeroit de l'ensemble de quelques moyens thérapeutiques, dont l'application lui seroit réservée ; tandis que, réunie à la médecine, la chirurgie est une partie essentielle de l'art de guérir, et la plus satisfaisante peut-être par la clarté de sa marche et l'évidence de ses succès.

Ces deux portions de l'art de guérir se prêtent donc un secours mutuel et indispensable ; elles sont nécessaires l'une à l'autre; et si leur étendue ne permet point qu'elles puissent être également bien pratiquées par le même homme, il n'en est pas moins vrai que leur doctrine est la même, et que la plupart des choses qu'il faut apprendre pour les connoître, leur sont communes. D'ailleurs, si l'on en excepte les grandes villes, la pratique de la chirurgie est inséparable, dans le plus grand nombre des cas, de celle de la médecine; aussi, avant nos dernières institutions médicales, celle-ci étoit-elle exercée en France, sur les dix-neuf vingtièmes de la population, par des hommes dont l'ignorance absolue de ce qu'ils avoient à faire, les rendoient les fléaux de leurs concitoyens.

Ce n'est donc qu'après que la médecine a eu recouvert son intégrité, qu'on l'a vue dépouiller

cette enveloppe de vaine ostentation et de fausse jactance, et se montrer avec le caractère de la vérité, s'appuyant sur toutes les connoissances qui forment la base de ses principes, et s'appliquant avec circonspection tout ce qui, dans les sciences accessoires ou étrangères à elle-même, pouvoit éclairer sa marche, et lui aider à atteindre le but qu'elle se propose. C'est depuis ce moment que les ouvrages qui ont été faits sur les sciences anatomiques et physiologiques, ainsi que sur les différentes parties de l'art de guérir, ont présenté une exactitude dans l'exposition des faits, une sévérité dans le raisonnement et les conséquences, et une réunion de connoissances sur le même objet, qu'on retrouve bien rarement dans les ouvrages publiés antérieurement à cette époque.

On sait à quel degré de perfection la chirurgie a été portée, principalement en France, vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. La médecine interne a fait aussi des progrès marqués : sa doctrine s'est améliorée, ses connoissances se sont étendues, les faits qui lui appartiennent ont été présentés avec plus d'ordre et de méthode, sa marche est devenue plus simple, plus analytique et plus vraie ; les méthodes de traitement de beaucoup de maladies ont été perfectionnées. Parmi le grand nombre de

médecins célèbres qui, dans ces derniers temps, ont concouru à ces heureux changemens, celui qui, à l'école de Paris, a contribué le plus aux progrès qu'a faits la pathologie interne, est le professeur Pinel. Dans son excellent ouvrage ayant pour titre *Nosographie philosophique*, il a indiqué le premier quelle étoit la route la plus sûre qu'il y avoit à suivre pour arriver à la connoissance des maladies, et apprendre à les distinguer les unes des autres : à l'exemple d'Hippocrate, qu'il a pris pour modèle, il a fait, des observations particulières, le fondement de la pathologie, et les a fait servir de base à sa méthode nosologique. Les maladies ont été considérées, par ce savant médecin, principalement sous le rapport de leurs phénomènes extérieurs, et suivant la structure des organes et la nature des différentes fonctions. Ainsi, on voit que le professeur Pinel a pris, pour base de sa classification, ce qu'il y a de plus certain en médecine, c'est-à-dire, les phénomènes extérieurs, ainsi que la structure, le siége et les usages des différentes parties. Sans doute cet ordre de considérations pouvoit suffire à la nosologie, qui ne présente que des masses; et, procédant à peu près comme on le fait en histoire naturelle, s'attache à trouver, dans chaque maladie, quelques caractères propres à la faire reconnoître et distinguer de

celles qui ne sont pas de la même espèce, du même genre et de la même classe qu'elle. Mais, pour la médecine pratique, cela ne suffit pas; les faits ne sont point assez tranchés en médecine, pour qu'on puisse établir entre eux des distinctions exactes et précises. Ces sortes d'arrangemens offrent une foule de défectuosités en histoire naturelle; elles en présentent mille fois plus en pathologie : d'ailleurs, en se bornant à considérer ainsi les maladies, on ne les envisage que sous quelques-uns de leurs rapports; et, pour les bien connoître et apprendre à les traiter convenablement, on doit les étudier sous toutes leurs faces, et réunir sur chacune d'elles le plus de données possibles. Il est surtout un ordre de considérations que quelques nosologistes modernes, tels que Sauvage et M. Pinel, ont rejeté comme trop obscur, trop incertain et trop facile à induire en erreur : c'est celui qui a pour objet la recherche des causes prochaines des maladies, et principalement de celle à laquelle le docteur Selle a donné le nom de cause matérielle. Il est sûr que les plus grandes erreurs qui, à différentes époques, se sont introduites dans la médecine, et l'ont écartée de son véritable but, sont venues de cette source, et que, pendant plusieurs siècles, c'est ce qui a le plus nui à l'observation médicale; mais

aussi

aussi il n'en est pas moins vrai que c'est ce genre de considérations, qui, bien apprécié, fournit les connoissances les plus précieuses à la médecine pratique, qui en lie et qui en coordonne le mieux les différens objets; c'est sur lui que s'établissent les indications les plus essentielles pour le traitement des maladies; et par conséquent, c'est le plus important pour la thérapeutique. Ainsi, après avoir observé avec l'attention la plus scrupuleuse les phénomènes extérieurs d'une maladie; après avoir reconnu quels sont les organes et les fonctions principalement lésés, on sera souvent fort embarrassé pour en établir la thérapeutique, et lui appliquer une méthode curative, si l'on ne remonte point à sa cause matérielle, c'est-à-dire, au genre de lésion duquel émanent immédiatement les phénomènes de la maladie, ce qui constitue son principe ou sa nature. Cette analyse du principe ou de la nature de chaque maladie, ne doit pas être poussée trop loin; sans cela, elle deviendroit hypothétique et le plus souvent erronée; on doit se borner à reconnoître qu'il existe certains états du corps, maladifs ou contre nature, qui, l'éloignant plus ou moins de son état habituel, altèrent, chacun à sa manière, la vitalité des organes, et dérangent le cours naturel des différentes fonctions. Ces divers états maladifs deviennent le prin-

cipe d'un grand nombre de maladies, lesquelles peuvent se montrer sous différentes formes, et présenter divers caractères extérieurs, suivant que les causes qui les ont produites ont agi avec plus ou moins d'intensité, et que leur action a été dirigée spécialement sur telle ou telle partie; mais ces maladies n'en sont pas moins de la même nature, parce qu'elles reconnoissent toutes le même genre d'altération. Dans les systèmes nosologiques, où l'on a pris pour base les phénomènes extérieurs, la structure des organes et la nature des fonctions lésées, beaucoup d'affections, quoique présentant ce caractère essentiel d'analogie, ont cependant été réparties dans des classes, des ordres et des genres différens, ce qui est un vice pour la médecine pratique, et rend l'étude des maladies, bornée à de pareilles descriptions nosologiques, absolument insuffisante pour la thérapeutique. En effet, le but de celle-ci étant de remédier aux maladies, lorsqu'elles se sont développées, il faut qu'après s'être assuré de leur existence, au moyen de tous les signes propres à les faire reconnoître, elle remonte au principe qui les produit, et cherche à déterminer sa nature, ou du moins son mode d'action, sur l'économie vivante, parce que c'est contre ce principe morbifique que doivent être dirigés les principaux moyens de traitement,

sauf les modifications que comportent, dans l'application de ces moyens, le siége, le degré d'intensité de la maladie, et les dispositions particulières de l'individu qui en est atteint.

C'étoit là, sans doute, ce qui avoit engagé le docteur Selle à soumettre les maladies à une classification nouvelle, fondée sur la nature même de ces maladies. Cette méthode, comme toutes les autres, peut offrir de grandes difficultés, présenter même des obstacles insurmontables sur quelques parties de la nosologie, dans l'état actuel de la science; mais elle n'en est pas moins celle qui se rattache le mieux à la médecine pratique, et qui est la plus propre à guider la thérapeutique, et à lui faire saisir les indications principales que chaque maladie présente, quelle que soit d'ailleurs la forme sous laquelle elle se montre. C'est en suivant cette méthode, que l'on peut le mieux saisir le caractère de chaque constitution médicale, remonter au principe de chacune d'elles, et rattacher les maladies les unes aux autres par leur analogie la plus réelle, c'est-à-dire, celle qui se fonde sur leur nature.

Cette méthode ne suppose pas toujours une détermination exacte et précise du mode d'altération qu'ont éprouvé les solides et les liquides vivans; mais, dans nombre de cas, elle doit se

borner à établir l'existence d'un principe de maladie, en vertu duquel la maladie elle-même, ou ses phénomènes extérieurs, se développent sous différentes formes et avec divers degrés d'intensité : telles sont les diathèses inflammatoire, bilieuse, muqueuse, adynamique, pestilentielle, varioleuse, scarlatine, scrophuleuse, vénérienne, cancéreuse, etc. etc. Ce degré de connoissance du principe de la maladie, suffit pour appliquer à celle-ci la méthode de traitement que l'observation et l'expérience ont démontré lui être la plus convenable et la plus propre à la guérir, ou du moins à influer sur son cours d'une manière avantageuse, sauf à modifier l'application des moyens thérapeutiques, suivant les dispositions particulières des individus, la partie essentiellement affectée, le degré d'intensité de la maladie, son état de simplicité, ou la complication de son principe avec d'autres élémens morbifiques. Quand ensuite on peut, à l'aide de l'expérience et de l'observation, poursuivre l'analyse du principe d'une maladie, apprécier sa nature et son mode d'action sur l'économie animale ; saisir quel est le genre d'altération qu'il est susceptible d'imprimer aux propriétés vitales, aux solides et aux liquides vivans ; voir quelles sont celles de ces parties ou de ces facultés, qui ont reçu la première impres-

sion maladive; chacune de ces données nous fait faire un pas de plus vers la connoissance parfaite d'une maladie, et nous éclaire dans le choix des moyens que nous devons employer pour la traiter. On sait que c'est depuis que plusieurs maladies ont été mieux connues et mieux appréciées sous ces différens rapports, qu'on leur a appliqué des méthodes de traitement plus convenables. En effet, c'est sur l'ensemble de ces connoissances, jointes à l'observation attentive des phénomènes extérieurs d'une maladie, que s'établit sa méthode rationnelle de traitement. Pour d'autres, nous n'avons pas besoin de recherches aussi minutieuses, et leur existence une fois démontrée, il s'agit de leur appliquer convenablement certains moyens médicamenteux, dont l'expérience a démontré l'efficacité dans des cas analogues.

Ainsi, ne pourroit-on pas faire actuellement à la médecine, et peut-être à plus juste titre encore, le reproche que lui faisoit Bordeu, celui d'être devenue trop anatomique et trop descriptive, en quelque sorte, et de trop dédaigner ces grands principes de la science, que l'on trouve dans les ouvrages des anciens médecins, liés, il est vrai, à des doctrines erronées sur une multitude de points, mais qui n'en contiennent pas moins des vérités médicales du premier ordre.

Quoi qu'il en soit, tant de travaux, de recherches, d'observations et d'expériences, n'avoient qu'un but : c'étoit de prévenir les maladies, ou de les guérir ; pour l'atteindre, il falloit rechercher les causes de ces maladies, analyser l'action qu'exerce sur nous ce concours prodigieux de choses qui nous entourent, et qui toutes ont une influence plus ou moins marquée sur notre existence ; trouver enfin des moyens capables de dissiper, ou du moins d'affoiblir les impressions nuisibles qu'elles déterminent sur nos corps, lorsque l'usage en a été mal réglé, ou que les rapports qu'elles doivent avoir avec nous, ont été changés par une cause quelconque.

On sait que ce sont là les attributions de l'hygiène et de la thérapeutique. L'objet essentiel de la première est de rechercher quels sont les moyens à l'aide desquels on peut favoriser le développement du corps, fortifier la constitution, conserver l'intégrité de tous les organes, entretenir l'exercice libre, facile et régulier de toutes les fonctions. L'hygiène prend donc l'homme au moment où il vient de naître, et l'accompagne jusqu'au terme de son existence ; elle le surveille dans tous les momens de sa vie, elle protége son enfance, elle modère sa jeunesse, elle le guide dans l'âge viril, et le soutient dans la caducité.

L'hygiène, appliquée à l'homme individuel, recherche quelle influence peuvent avoir sur sa vie et la conservation de sa santé, l'air atmosphérique et les différens fluides aériformes au milieu desquels il est plongé ; la nature, la forme et le poids de ses vêtemens, les alimens et les boissons dont il se nourrit, et qui servent à réparer les pertes continuelles qu'il éprouve par l'action même de la vie ; ses évacuations naturelles, le sommeil et la veille, les différens exercices du corps, les sensations, les opérations de l'entendement, les affections de l'âme : elle donne sur chacune de ces choses des préceptes que l'homme ne peut pas enfreindre, sans compromettre sa santé et souvent son existence.

En considérant l'hygiène dans ses rapports généraux avec la société, le cercle de ses attributions devient immense : elle se lie à toutes les connoissances humaines ; c'est sur elle que reposent les bienfaits les plus réels de la civilisation.

Cette science fut le premier guide des législateurs : elle dicte aux souverains, aux magistrats, aux généraux, aux navigateurs, les règles de salubrité publique, à l'aide desquelles ils peuvent éclairer les hommes qu'ils gouvernent ou auxquels ils commandent, sur les moyens les plus propres à conserver leur santé, et prévenir parmi eux ou

arrêter des maladies, qui, presque toujours contagieuses, se répandent comme des torrens, frappent les classes les plus intéressantes de la société, et portent partout le désespoir et la mort.

L'hygiène, aidée de la philosophie, a fait cesser des usages meurtriers; elle a introduit dans l'éducation physique et morale, d'heureux changemens, desquels est résulté un plus libre développement des facultés du corps et de l'esprit; elle a découvert et tari la source de maladies épidémiques qui désoloient quelques peuples de l'antiquité; nous lui devons l'extinction de la lèpre en Europe, la diminution des fièvres intermittentes, des maladies scorbutiques et scrophuleuses, la disparition presque totale des affections cutanées les plus rebelles: c'est elle qui préserve presque toute l'Europe de la peste, cette effroyable maladie qui la ravageoit autrefois périodiquement; et, grâce aux sages précautions que la plupart des nations européennes ont prises pour s'en garantir, ce terrible fléau n'existeroit plus pour cette portion de la terre, s'il n'y étoit entretenu par l'apathie superstitieuse des sectateurs de Mahomet.

L'hygiène a donc rendu plus salubres de grandes portions du globe que nous habitons; elle a fait cesser des causes de destruction aussi anciennes que la nature elle-même; elle a assujéti à l'homme

de vastes contrées qui sembloient repousser son espèce. Partout où cette science a été propagée, l'homme a acquis une existence meilleure et plus durable.

On trouve dans l'histoire de quelques anciens peuples, tels que les Égyptiens, les Grecs, les Romains, des usages et des institutions qui prouvent qu'ils avoient sur l'hygiène des idées plus grandes et plus étendues que celles qu'on a eues depuis sur cette partie de la médecine, et qu'ils savoient en faire de plus grandes applications au beau développement du corps, ainsi qu'à la conservation et au rétablissement de la santé. En Égypte, les immenses travaux de Joseph et des Ptolomées, pour assainir cette vaste contrée, et procurer le libre écoulement des eaux du Nil et leur retour vers ce fleuve, après ses débordemens périodiques, attestent avec quel soin et quelle intelligence les plus anciens souverains de cette contrée s'étoient occupés de la rendre salubre et de tarir la source d'une foule de maladies cruelles qui la désolent aujourd'hui.

Aussi, grâce à ces utiles travaux et à la sagesse de ses souverains, l'Égypte fut, pendant un grand nombre de siècles, un des plus riches et des plus beaux pays de la terre, tandis qu'aujourd'hui l'ignorance et la servitude en ont fait un désert

infect, où l'on ne trouve plus que quelques malheureux habitans dévorés par la misère et les plus cruelles maladies.

On peut faire les mêmes observations sur une infinité de lieux qui furent jadis la demeure de peuples célèbres par l'agriculture, les arts, le commerce, la navigation, et qui aujourd'hui ne présentent plus qu'un sol insalubre et dégradé, que quelques malheureux habitans disputent aux reptiles et aux bêtes féroces.

Hippocrate nous a laissé, dans son *Traité de l'air, des eaux et des lieux*, des préceptes admirables sur les objets les plus importans de l'hygiène; et cet immortel ouvrage, écrit à la manière des anciens, et dans lequel les vérités se pressent, laisse beaucoup à la réflexion, et doit être profondément médité par ceux qui veulent en sentir tout le prix.

On sait que dans les plus beaux siècles de la Grèce, il y avoit, dans ses principales villes, des gymnases ou des édifices publics, dans lesquels les jeunes gens venoient se former aux différens exercices du corps et de l'esprit. Ces édifices contenoient des appartemens où l'on se livroit aux exercices du corps; d'autres étoient destinés aux bains froids, chauds ou de vapeurs, aux frictions et aux onctions; d'autres enfin étoient le lieu de

réunion des rhéteurs, des philosophes, des médecins, qui venoient s'y promener, converser entr'eux, et donner des leçons des sciences qu'ils professoient. Ce fut dans les gymnases de la Grèce que Platon et Aristote enseignèrent la philosophie. C'est de là que vint la médecine gymnastique. On sait que ce fut *Hérodicus* qui le premier introduisit cette espèce de médecine en Grèce, et l'appliqua, non-seulement à la conservation de la santé, mais encore au traitement de diverses maladies.

Quand les Romains se furent civilisés, ils construisirent, à l'exemple des Grecs, qui ont été leurs maîtres en tout genre, des édifices publics destinés aux mêmes usages. Un grand nombre de ces édifices publics, fondés par divers empereurs, étoit d'une magnificence étonnante et d'une capacité qu'on a de la peine à concevoir. C'étoit là qu'on instruisoit la jeunesse romaine aux différens exercices du corps et de l'esprit. Les Romains se rendoient à ces gymnases pour y prendre des bains chauds, froids ou de vapeurs, et s'y faire frotter le corps. Dans les bains publics froids, il y avoit des lieux destinés à la natation : c'étoit un exercice généralement adopté parmi les Grecs et les Romains.

Asclépiade paroît avoir été le premier qui mit

en réputation, à Rome, la médecine gymnastique et les bains. Les exercices que les anciens prescrivoient à leurs malades, étoient de différentes espèces : on comptoit parmi ceux d'une nature douce, la gestation dans une voiture ou dans une litière; les lits suspendus, exercice beaucoup plus doux, inventé par Asclépiade; les frictions de la peau. Asclépiade employoit encore les bains suspendus, dans lesquels on se baignoit et on s'exerçoit doucement à la fois. La navigation étoit regardée comme un exercice violent. Galien traite fort au long des différens exercices, et de la manière dont il faut les régler et les graduer (1).

D'après cela, on voit que les peuples les plus célèbres de l'antiquité étoient plus attentifs, que nous ne l'avons été depuis, au soin que demande le développement de la constitution et la conservation de la santé : toutes leurs institutions le témoignent; et ces jeux, ces exercices gymnastiques, ordonnés par les lois, faisant une partie essentielle de l'éducation publique, et dans lesquels l'état distribuoit lui-même aux vainqueurs des honneurs et des récompenses, prouvent quel prix on attachoit alors au beau développement du

(1) Voy. Black, ouvrage déjà cité.

corps et de l'esprit, ainsi qu'à la vigueur et à la force.

Le temps, de nouvelles mœurs, les préjugés, la misère, la crainte, la servitude, ont anéanti ces belles et grandes institutions, amené une dégénération physique notable, et fait naître une foule d'infirmités ou de maladies presqu'inconnues aux peuples anciens, et qui aujourd'hui viennent souvent nous envahir dès le premier âge, et vont en s'aggravant pendant le reste de la vie.

L'hygiène est devenue de nos jours plus savante, plus dogmatique, mais moins grande dans ses applications à la salubrité publique, qu'elle ne le fut chez quelques peuples de l'antiquité. Aujourd'hui elle se trouve continuellement entravée par les mœurs, les habitudes, l'ambition, la mode, les préjugés, le luxe, la mollesse, l'intempérance; l'entassement des hommes dans des villes malsaines, mal construites, dont chaque habitation est humide, peu aérée, privée pour la plupart des rayons solaires; des professions qui condamnent ceux qui les exercent à l'inactivité habituelle de certaines parties du corps le plus souvent dans des lieux malsains, ou qui les exposent à vivre dans une atmosphère altérée par des émanations nuisibles; des mœurs corrompues, source d'excès et de débordemens, qui ruinent la constitution dès la

jeunesse, et empoisonnent souvent les sources de la vie; des préjugés qui énervent l'âme et détruisent le corps, en les jetant dans une sphère étrangère à la leur; un luxe qui, pour quelques-uns, déverse sur des frivolités ce qui devroit servir aux premiers besoins de la vie, et qui conduit l'opulence à la satiété, le plus affreux de tous les maux; des modes, filles de la vanité, qui rendent les nations et les siècles modernes un objet de ridicule les uns pour les autres, et sous l'empire desquelles s'introduisent, principalement pour les femmes, des usages meurtriers; la mollesse, cette implacable ennemie de la force, de la raison et de la santé; l'ambition enfin, cette intempérance de l'âme, qui nous porte sans cesse hors de nous-mêmes, et nous fait altérer et compromettre notre existence par le vain espoir de l'améliorer ou de l'embellir.

Que peut faire l'hygiène contre tant d'écueils? donner aux hommes, sur la conservation de leur santé, des préceptes qu'ils n'ont ni la volonté, ni souvent la possibilité de suivre : aussi est-elle le plus ordinairement *la voix dans le désert*, *vox clamantis in deserto*.

Cependant, dans le dernier siècle, l'hygiène, unie aux sciences, aux arts, et principalement à la philosophie, a rendu des services importans à la

société. Les enfans lui doivent des soins mieux entendus et plus favorables au libre développement des différentes parties du corps. En faisant cesser l'usage de les emmaillotter, elle les a délivrés de l'affreuse captivité à laquelle on les condamnoit dès les premiers jours de leur naissance ; elle a mieux choisi les alimens qui conviennent à l'enfance, et en a réglé l'usage et la nature suivant les divers degrés de force ou de foiblesse de la constitution. L'hygiène a rappelé aux mères le devoir que leur impose la nature de nourrir leurs enfans, et leur en a fait sentir le besoin pour elles-mêmes; elle a fait connoître aux hommes le principe d'une foule de maladies qui les désoloient, et leur a donné la possibilité de les prévenir, en leur en indiquant la source. C'est à l'hygiène, ainsi qu'aux progrès des lumières et de la civilisation, que l'on doit les améliorations qu'ont éprouvées, principalement dans les grandes villes, certaines parties de la police relatives à la salubrité ; c'est elle qui a fait cesser l'usage dangereux des inhumations dans les églises et dans l'intérieur des villes, qui en a éloigné les voiries et les cimetières; qui a donné des règles pour placer et construire les habitations, de manière à les rendre plus salubres ; qui a fait ouvrir des égoûts propres à les purger des immondices qui s'y accumuloient

avant. L'hygiène a fait combler les fossés et dessécher les marais, qui, placés près des lieux habités, devenoient le foyer de maladies dangereuses; c'est elle qui a fait connoître que certains genres de culture entretenoient des émanations délétères, et devoient être éloignés des villes et de toutes les habitations. Dans ces derniers temps, l'hygiène, éclairée par la physique et la chimie, a démontré que la source d'un grand nombre de maladies contagieuses provenoit des altérations de l'atmosphère, produites par son excessive chaleur, son défaut de renouvellement, ou son mélange avec des miasmes plus ou moins délétères; elle a analysé et fait connoître plusieurs de ces principes nuisibles, et elle a indiqué les moyens d'en purger l'atmosphère, ou d'en neutraliser l'action.

Il n'est donc point d'objet intéressant la santé des hommes, sur lequel l'hygiène n'ait donné des préceptes utiles ou salutaires; mais beaucoup les enfreignent par leur faute : la plupart, courbés sous le joug de l'indigence et de la nécessité, sont obligés de fournir leur carrière au milieu de toutes sortes de causes nuisibles ou destructives. Aussi, de nos jours, il est rare de trouver un homme fort, vigoureux et très-bien constitué; presque tous se sentent de cette dégradation physique qu'ont amenée les abus de la civilisation : il n'en

est

est pas un sur mille qui soit constitué comme il devroit l'être, et qui atteigne le terme naturel de son existence. C'est donc surtout à notre siècle que l'on peut appliquer ce que disoient les médecins de l'empire romain, que tous les hommes sont infirmes et malades; et Bordeu a eu raison de dire qu'ils ont tous besoin qu'on veille à leur conservation, qu'on les guérisse et qu'on les console.

En effet, l'existence de l'homme, comme celle de tous les êtres organisés, a ses limites naturelles, et la vie n'est autre chose qu'une succession de périodes qui conduisent à la mort : ainsi naître, croître, vieillir et périr, telle est notre destinée. Mais en réfléchissant au nombre prodigieux de chances dangereuses que les hommes ont à courir pendant leur vie, on s'étonne qu'il y en ait même un seul qui puisse arriver au terme que la nature a fixé à sa durée. Si nous comparons la délicatesse de notre organisation, le nombre prodigieux de ressorts frêles et déliés dont elle se compose, la nature des dérangemens qui suffisent pour en rompre l'harmonie et en arrêter le jeu, au concours prodigieux de causes nuisibles ou meurtrières dont nous sommes environnés, la conservation de l'homme, au milieu de tant de périls, deviendra problématique, et nous verrons que ce n'est qu'à l'aide de précautions infinies, qu'il par-

*i*

vient à défendre, pendant le cours de quelques années, son éphémère existence. Tous les efforts quiont pour but sa conservation, ne tendent donc qu'à éloigner les maux qui le menacent continuellement; pour y parvenir, la médecine appelle à son secours la nature entière.

L'art de traiter les maladies est connu, dans les sciences médicales, sous le nom de *thérapeutique*, mot dérivé du verbe grec (*thérapeuô*), qui signifie, guérir, traiter un malade. La thérapeutique suppose la connoissance acquise des phénomènes des maladies, des caractères à l'aide desquels on peut les distinguer les unes des autres, de leur terminaison spontanée; l'étude de leurs causes éloignées et de leurs causes prochaines, ou de leur nature, est une des choses les plus propres à éclairer sa marche, lorsque nous pouvons parvenir à les connoître, ce qui n'est pas toujours possible.

La thérapeutique consiste donc dans l'application des moyens qui, imprimant aux organes et aux forces de la vie des changemens salutaires, influent sur le cours des maladies d'une manière avantageuse. Ces moyens lui sont fournis par l'hygiène et la matière médicale : la première lui apprend à régler, de la manière la plus convenable pour les malades, les différens objets qui sont de son ressort, tels que le régime, l'exercice, etc.; la seconde

l'éclaire sur la nature, les propriétés et l'action immédiate des différentes substances médicamenteuses, au moyen desquelles elle se propose d'agir sur l'économie animale.

On voit donc que cette science, qui forme le complément de la médecine, se fonde sur une multitude de connoissances, et que ses progrès ont dû se lier à ceux des différentes parties de l'art de guérir, des sciences morales et naturelles, de la physique, de la chimie, de la pharmacie et de la matière médicale.

En effet, la thérapeutique avoit besoin que l'anatomie et la physiologie lui fissent connoître les formes, les fonctions et les lois de l'organisation; que la pathologie vînt l'instruire sur ses dérangemens, et lui apprît à distinguer les caractères essentiels, la marche ordinaire, le siége, les causes, la nature des maladies, les modifications innombrables qu'impriment à chacune d'elles, chez les divers individus qui en sont atteints, l'âge, le sexe, le tempérament, l'idiosyncrasie, les différens degrés de sensibilité, de force ou de foiblesse; les habitudes, le climat, les affections morales, etc. etc. Les sciences métaphysiques devoient éclairer la thérapeutique sur cet ordre particulier de fonctions qui forme les sensations, les affections de l'âme et les facultés intellectuelles:

elles devoient lui révéler le développement graduel et l'exercice des sens, les élémens et les opérations nombreuses de la pensée, les différens caractères et l'effet des passions. L'histoire naturelle devoit lui faire connoître les substances minérales, végétales et animales, au moyen desquelles elle se propose d'agir sur l'économie vivante; la physique devoit lui en montrer les propriétés générales et permanentes; la chimie devoit faire l'analyse de ces différentes substances, en isoler les principes, et faire connoître à la thérapeutique la nature et les propriétés des composés nouveaux qui résultent de leurs nombreuses combinaisons; la pharmacie devoit lui apprendre à connoître, choisir, préparer, composer et conserver les médicamens; enfin, la matière médicale devoit déterminer l'action intime et immédiate que chaque substance médicamenteuse produit sur les organes avec lesquels elle est mise en contact ou en rapport. Toutes ces sciences ne sont arrivées que par des degrés fort lents à l'état où nous les voyons aujourd'hui, et la thérapeutique a suivi une marche analogue à la leur.

Les progrès de la thérapeutique n'ont donc été qu'une conséquence et le résultat de ceux qu'on a faits, non-seulement dans les différentes parties de la médecine, mais encore dans toutes les sciences

auxquelles elle se lie. Celles sur lesquelles la thérapeutique se fonde principalement, sont la pathologie, l'hygiène et la matière médicale. Les connoissances pathologiques nécessaires à la thérapeutique, ne doivent pas se borner à des considérations générales sur les maladies, suffisantes, dans le plus grand nombre des cas, pour nous les faire reconnoître et distinguer les unes des autres; mais il faut que celle-ci cherche à découvrir quelle est la cause particulière de chacune d'elles, quelle en est la nature, et quelles sont les modifications que peuvent lui imprimer l'âge, le sexe, la constitution, l'idiosyncrasie, les affections morales, les habitudes du malade, la nature des lieux, du climat qu'il habite. La thérapeutique doit encore considérer dans les maladies, le genre d'altération vitale qui les fait naître, les parties principalement affectées, le degré de violence de la maladie, ses différentes périodes, son état de simplicité ou de complication, les diverses tendances que la nature affecte pour en opérer la crise et la terminaison.

C'est sur la réunion de toutes ces connoissances, que s'établissent les indications : on appelle ainsi tout ce qu'il paroît convenable de faire dans le cours d'une maladie pour la guérir, ou du moins pour la rendre moins grave et la disposer à se

terminer favorablement. L'ensemble des moyens à l'aide desquels on cherche à satisfaire aux diverses indications que présente une maladie, forme son traitement. La méthode de traitement d'une maladie se compose principalement de tout ce qui peut attaquer directement cette maladie, en détruisant son principe ou sa cause matérielle : telles sont la méthode anti-phlogistique pour les maladies inflammatoires, la méthode fortifiante pour les maladies adynamiques, la méthode fébrifuge pour les fièvres intermittentes, la méthode anti-syphilitique pour les affections vénériennes, etc. Mais les méthodes de traitement n'attaquent pas toutes de la même manière le principe d'une maladie : les unes se bornent à le modérer et à favoriser les mouvemens de la nature qui tendent à en opérer l'élimination ; d'autres consistent à combattre les symptômes de la maladie, qui deviennent prédominans, et à la ramener à un état plus simple, en détruisant les divers élémens maladifs qui viennent se mêler à sa cause principale et l'aggraver, ce qui embrouille la maladie, rend son cours plus ou moins irrégulier et sa terminaison plus longue, plus difficile, et souvent fâcheuse. Enfin, il est des méthodes de traitement qui ont pour but d'arrêter une maladie, en détruisant le principe qui l'a produite et qui l'en-

tretient, à l'aide de moyens dont l'expérience a démontré l'efficacité dans des cas analogues.

On peut donc, avec le savant Barthez, comprendre toutes les méthodes de traitement sous trois classes, qui sont : les méthodes naturelles, les analytiques et les empiriques. Les méthodes naturelles de traitement d'une maladie ont pour objet direct de préparer, de faciliter et de fortifier les mouvemens spontanés de la nature, qui tendent à opérer la guérison de cette maladie. Ces méthodes sont généralement indiquées dans les maladies où la nature a une tendance manifeste à affecter une marche réglée et salutaire.

Les méthodes analytiques sont celles où, après avoir décomposé une maladie dans les affections essentielles dont elle est le produit, ou dans les maladies plus simples qui s'y compliquent, on attaque directement les élémens de la maladie par des moyens proportionnés à leurs rapports de force et d'influence : ces méthodes sont d'autant plus indiquées, qu'il existe une plus grande complication des élémens d'une maladie.

Dans les méthodes empiriques de traitement d'une maladie, on s'attache directement à en changer la forme entière par des remèdes qu'indique le raisonnement fondé sur l'expérience de leur utilité dans des cas analogues. Ces méthodes

conviennent surtout dans les maladies où l'on a lieu de craindre que les mouvemens spontanés de la nature ne soient impuissans pour opérer la guérison, et dans celles que l'on ne peut décomposer en des élémens bien déterminés, dont on puisse être assez sûr de remplir les indications. Il est absolument nécessaire d'y avoir recours dans les maladies que la nature seule ne guérit point, comme la fièvre intermittente maligne, et la maladie vénérienne portée à un haut degré (1).

Un des principaux reproches que l'on a faits à la médecine, c'est d'employer des méthodes de traitement différentes dans des maladies de la même nature; mais ce reproche n'est fondé que jusqu'à un certain point: car la nature elle-même, abandonnée à ses propres forces, nous présente des variations analogues dans la crise et la terminaison des maladies de la même espèce. Ainsi, nous voyons tous les jours, dans la pratique, des maladies fébriles se juger quelquefois, dès leur début, par des crises évidentes, telles que des hémorragies, des sueurs, des vomissemens, des éruptions cutanées, des abcès, des évacuations alvines, tandis que, chez d'autres malades, ces crises

---

(1) Barthez, *Traité des Maladies goutteuses*.

n'arrivent que vers les dernières périodes de la maladie, et lorsqu'elle a parcouru son cours d'une manière plus ou moins orageuse. Il est très-rare qu'une maladie se juge par un seul mouvement critique; presque toujours la nature divise la matière de son principe, et la porte sur différens couloirs, telles que la peau, différentes portions du système muqueux, ce qui produit des évacuations critiques, différentes par leur nature et leurs qualités. Ce que nous venons de dire pour les maladies fébriles, peut s'appliquer à toutes celles que la nature provoque pour éliminer un principe morbifique quelconque; ainsi, les inflammations nous présentent des variétés analogues dans leurs modes de terminaison et leurs phénomènes dépuratoires.

Les méthodes de traitement, dans l'emploi desquelles l'art de guérir n'a le plus souvent pour but que d'imiter la nature, de favoriser et faciliter ses divers mouvemens critiques, de les préparer et de leur imprimer une bonne direction, de les provoquer même, ou de les remplacer par des évacuations analogues à celles que l'observation nous a appris être les plus propres à éliminer le principe de chaque maladie, surtout lorsque les forces de la vie, oppressées ou affoiblies par la maladie elle-même, ne peuvent réagir contre sa cause matérielle qu'avec difficulté et d'une manière

insuffisante ; ces méthodes de traitement, dis-je, doivent présenter, dans leur application, des variétés analogues à celles que nous offre la nature elle-même dans la marche qu'elle suit pour opérer la crise et la terminaison de la plupart des maladies. Ainsi ,c omme le remarque très-bien *Vallesius*, on peut traiter avec succès une maladie par des méthodes différentes. On peut, par exemple, guérir un phlegmon par la résolution, par la suppuration, par la répercussion de son principe. On peut attaquer une maladie fébrile, dès son début, la faire avorter, ou en provoquer la crise, par les hémorragies, les sueurs, les évacuations alvines, etc. ; ou enfin, lui laisser parcourir ses périodes, et attendre que la nature amène elle-même des phénomènes critiques analogues vers le déclin de la maladie, ce qui n'est pratiquable que lorsque l'affection n'est pas très-grave, et qu'elle est de nature à permettre aux forces de la vie de réagir contre elle avec ordre et régularité, de manière à la terminer favorablement, dans le plus grand nombre des cas.

Les différentes circonstances dans lesquelles se trouvent placés les malades attaqués d'une même maladie, peuvent faire aussi qu'ils soient guéris par des méthodes qui semblent être opposées, quoiqu'elles ne le soient pas effectivement. Enfin, on

peut encore guérir, par différentes méthodes, des sujets qui se trouvent être attaqués dans le même temps d'une maladie donnée, et qui d'ailleurs sont placés sensiblement dans la même position. Mais ces différentes méthodes approchent plus ou moins de la perfection, et c'est à celle qui est la plus sûre, la plus simple et le plus en rapport avec la nature ou le principe de la maladie, qu'il faut s'efforcer d'atteindre.

Quoique l'art de traiter les maladies laisse encore beaucoup à désirer, les avantages que la société retire de sa bonne application, sont incontestables. Il n'est point de maladies dans lesquelles un médecin éclairé ne puisse être utile : il le devient en prévenant l'administration de ces moyens perturbateurs qui, interrompant la marche de la nature, l'empêchent de développer avec ordre ces efforts constans et réguliers qui tendent le plus souvent à la guérison. Le médecin devient plus utile encore en employant, à propos et avec discernement, de bonnes méthodes de traitement, dont les unes arrêtent quelquefois des maladies graves, en détruisant le principe qui les a produites; d'autres, en fortifiant les mouvemens que provoque la nature pour la guérison de la plupart des maladies, lui aident à compléter ses opérations salutaires, et impriment, dans beaucoup de cas,

une meilleure direction aux mouvemens critiques.

Les succès de la chirurgie portent avec eux un caractère d'évidence tel que chacun peut se convaincre par soi-même de leur réalité.

La médecine a acquis des principes fixes sur le traitement d'un grand nombre de maladies. Il lui reste peu de choses à apprendre sur le vrai caractère des fièvres inflammatoires, bilieuses, muqueuses, adynamiques. L'hygiène a préservé la plus grande partie de l'Europe des fièvres pestilentielles. Les fièvres malignes continues sont les seules où les moyens de l'art n'aient point encore assez d'efficacité dans le plus grand nombre des cas.

Le quinquina, administré convenablement, arrête les fièvres intermittentes. Les belles découvertes de la chimie moderne, sur les moyens propres à désinfecter l'air atmosphérique, ont fourni à la médecine prophylactique des agens, à l'aide desquels on peut, dans le plus grand nombre des cas, détruire le principe des maladies contagieuses dont l'air est le véhicule, et en arrêter les progrès.

L'école de Stalh a jeté un grand jour sur la doctrine des hémorragies; elle a été perfectionnée de nos jours par les progrès de la pathologie et l'application des connoissances physiologiques à

l'art de guérir. La théorie de ces maladies forme un des objets les plus intéressans de la science médicale, et leur traitement repose sur des bases à peu près certaines.

La doctrine des inflammations, qui a été pendant si long-temps, dans les écoles, un sujet de controverse, et qu'on expliqua long-temps par les lois de la chimie, ou par celles de l'hydraulique et de la mécanique, se rattache aujourd'hui aux grands phénomènes de la vie. Le traitement des inflammations aiguës est établi d'une manière invariable : les inflammations chroniques présentent encore beaucoup d'obscurités dans leur marche et leur véritable nature, et de difficultés dans leur traitement.

Les maladies éruptives, telles que la variole, la rougeole, la scarlatine, la miliaire, etc., ont été mieux connues et mieux traitées depuis Sydenham, qui, remontant au vrai caractère de ces maladies, proscrivit les méthodes incendiaires employées jusqu'à lui dans leur traitement, lesquelles méthodes aggravoient ces maladies, les dénaturoient, et les rendoient si souvent funestes.

Grâce aux bienfaits de la vaccine, la variole n'existera bientôt plus en Europe, et la médecine aura délivré les hommes d'un des plus grands fléaux qu'ils eussent à redouter.

Quelques maladies de la peau se guérissent aujourd'hui par des méthodes certaines; d'autres présentent dans leur traitement des difficultés que l'art n'a point encore surmontées.

Le traitement des différentes espèces d'aliénations mentales, est une des choses qui font le plus d'honneur à la médecine moderne : elle ne les guérit pas toutes; mais c'est elle qui a fait cesser ces traitemens barbares que l'on faisoit éprouver aux aliénés, et dont le souvenir seul révolte. La médecine a invoqué la pitié en faveur de ces malheureuses victimes, frappées dans la plus belle partie de leur existence. Nous devons au docteur Pinel l'ouvrage le plus complet que la science possède sur l'histoire de ces maladies. Son Traité de l'Aliénation mentale repose sur une analyse profonde des opérations de l'entendement; les préceptes qu'il donne pour le traitement de ces maladies, sont d'une admirable simplicité. C'est d'après les principes et sous les auspices de ce médecin, que se sont élevés en France ces beaux établissemens, où le malheureux aliéné, après avoir été soumis à une série de moyens dictés par la philosophie la plus douce et la plus éclairée, renaît à l'intelligence, et est rendu à sa famille et à la société.

La médecine a acquis des connoissances exactes sur le principe de quelques maladies nerveuses : il

en est plusieurs qu'elle parvient à guérir radicalement. Mais la plupart de ces affections, connues sous le nom de spasmes, de vapeurs, de convulsions, présentent beaucoup d'obscurité dans leur diagnostic, et nous ne pouvons leur appliquer que des méthodes de traitement particulières, qui s'établissent principalement sur la nature des causes qui déterminent ces maladies, lorsqu'on peut parvenir à les connoître.

La médecine connoît le traitement le plus convenable aux affections scorbutiques et scrophuleuses; et si ces maladies sont encore aussi généralement répandues, c'est qu'il n'est point en son pouvoir de soustraire, dans certains lieux, le plus grand nombre des individus à l'action des causes propres à en développer le principe.

La matière médicale nous fournit des moyens spécifiques nombreux contre les affections vermineuses.

La cautérisation est un moyen à peu près sûr pour détruire le virus de la rage, et en empêcher les effets.

Enfin, dans ces maladies affreuses, qui ne se bornent point à altérer la vitalité des organes, mais qui dénaturent leur tissu, changent leur organisation, et souvent la détruisent, la médecine le plus souvent ne peut pas guérir, mais

fréquemment elle prévient ces maladies ; et lorsque celles-ci ont acquis un caractère indestructible, il lui reste presque toujours des moyens à l'aide desquels elle peut prolonger l'existence des malades, et les soulager.

Ainsi, dans l'état actuel de la science, la thérapeutique offre des résultats satisfaisans dans ses applications au plus grand nombre des maladies ; elle s'appuie sur des observations infiniment nombreuses, faites dans les différens siècles et chez les différentes nations : les progrès de la pathologie ont éclairé sa marche, et l'ont rendue plus rationnelle et plus régulière ; les sciences naturelles, la navigation, le commerce, la découverte du Nouveau-Monde, l'ont enrichie de plusieurs remèdes précieux, inconnus aux anciens ; le perfectionnement de la matière médicale l'a mise à même de mieux apprécier l'action intime et immédiate qu'exercent sur nos organes les substances médicamenteuses, à l'aide desquelles elle se propose de satisfaire aux indications que les maladies présentent dans les diverses périodes de leur cours : aussi le traitement d'un grand nombre de maladies a été mieux conçu et mieux déterminé qu'il ne l'avoit été jusqu'à nous. Nous trouvons, dans les ouvrages de quelques médecins modernes, des préceptes très-sages et fort étendus sur la théra-

peutique

peutique des maladies dont ces auteurs se sont occupés spécialement : chacune d'elles est devenue l'objet particulier des méditations de praticiens plus ou moins célèbres; mais ces principes de thérapeutique sont disséminés dans une infinité de livres, dont chacun donne *ex professo* l'histoire d'une maladie et de son traitement. D'un autre côté, les considérations thérapeutiques que l'on trouve dans les traités généraux de médecine, sont trop vagues et absolument insuffisantes. Nous avons donc pensé qu'un ouvrage où l'on développeroit les principes de thérapeutique de chaque maladie, et où l'on établiroit la méthode de traitement que l'observation a démontré lui être le plus convenable, en rattachant ces principes aux connoissances les plus positives que la pathologie nous fournit sur la nature et le véritable caractère de chacune d'elles, deviendroit utile à ceux qui étudient l'art de guérir, ou qui commencent à le pratiquer; et nous l'avons entrepris. Ce qui nous y a déterminé, a été le désir de mettre entre les mains des élèves qui suivent nos cours à l'Hôtel-Dieu de Clermont, un ouvrage élémentaire, où ils pussent retrouver le texte des leçons que nous sommes chargés de leur faire sur la pathologie interne.

Dans l'ordre auquel il falloit nous astreindre, nous avons pris pour guide la Nosographie philo-

sophique du docteur Pinel. C'est l'ouvrage d'après lequel nous avons nous-mêmes étudié la médecine, et dans lequel nous pensons que les élémens de cette science sont présentés avec le plus de méthode, de sagesse et de clarté. Nous nous sommes servis du tableau sur la Nosographie interne, tracé, d'après le docteur Pinel, par Schwilgué (1), et qui forme une sorte d'introduction à la thérapeutique. Nous avons cherché à appliquer à celle-ci les principes de Selle sur la nature des maladies, parce que nous avons senti que cet ordre de considérations devenoit le plus important à cette partie de la science. Nous ne publions aujourd'hui qu'une portion de notre travail, attendu qu'écrivant au fond d'une province, et éloigné depuis bien des années du centre des lumières, nous avons besoin de nous faire juger par les maîtres de l'art, et de nous soumettre à leur censure. Leurs observations critiques serviront à nous éclairer dans la carrière difficile qu'il nous reste encore à parcourir.

J. B. Achard-Lavort.

---

(1) *Manuel médical*, deuxième partie.

Clermont-Ferrand, de l'imprimerie de pierre Landriot. —
Paris, chez Gabon, 1816. —

